

mikhaïl bakhtine
(v. n. volochinov)

le marxisme
et la philosophie du langage

essai d'application de la méthode
sociologique en linguistique

préface de roman jakobson
traduit du russe et présenté par marina yaguello

DU MÊME AUTEUR

ESTHÉTIQUE ET THÉORIE DU ROMAN, éd. Gallimard, coll.
« Bibliothèque des idées », 1978.



LES ÉDITIONS DE MINUIT

Dans le livre publié sous la signature de V. N. Volochinov à Leningrad en 1929-30 dans deux éditions successives sous le titre *Markszizm i filosofija jazyka* (« Marxisme et philosophie du langage »), tout, depuis la page de titre, ne peut que surprendre.

On finit par découvrir que le livre en question et plusieurs autres ouvrages publiés à la fin des années vingt et au début des années trente sous le nom de Volochinov, comme par exemple un volume sur la doctrine du freudisme (1927) et quelques essais sur le langage dans la vie et dans la poésie, ainsi que sur la structure de l'énoncé, furent en vérité composés par Bakhtine (1895-1975), l'auteur d'œuvres déterminantes sur la poétique de Dostoïevski et de Rabelais. A ce qu'il semble, Bakhtine se refusait à faire des concessions à la phraséologie de l'époque et à certains dogmes imposés aux auteurs. Les adeptes et disciples du chercheur, en particulier, V. N. Volochinov (né en 1895, disparu vers la fin de 1930), ont tenté un compromis qui, sous un pseudonyme scrupuleusement gardé et grâce à une retouche obligatoire du texte et même du titre, permettrait de sauver l'essentiel du grand travail.

Ce qui pourrait également surprendre des lecteurs moins au fait de l'histoire de l'obscurantisme que de celle de la pensée scientifique, c'est la disparition complète du nom même de ce chercheur éminent dans toute la presse russe pendant presque un quart de siècle (jusqu'à 1963) ; quant à son livre sur la philosophie du langage, on ne le trouve mentionné au cours de la même époque que dans quelques rares études linguistiques de l'Occident. Récemment, on en a donné quelques citations dans des publications soviétiques d'un tirage insignifiant, comme le recueil dédié au 75^e anniversaire de Bakhtine et publié à 1 500 exemplaires (Tartu, 1973).

L'ouvrage en question est reproduit dans la série *Janua Linguarum* (La Haye-Paris, 1972) et traduit en anglais

© 1977 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN 2-7073-0151-5

deuxième partie

vers une philosophie marxiste
du langage

chapitre 4

deux orientations de la pensée philosophico-linguistique

Qu'est-ce qui constitue l'objet de la philosophie du langage ? Où pouvons-nous trouver cet objet ? Quelle est sa nature concrète ? Quelle méthodologie adopter pour l'étudier ? Dans la première partie, introductive, de notre étude, nous n'avons pas abordé ces questions concrètes. Nous avons parlé de la philosophie du langage, du mot. Mais qu'est-ce que le langage ? Qu'est-ce que le mot ? Il n'est pas question, bien entendu, de formuler des définitions parfaites de ces concepts de base. Une telle formulation ne peut être réalisée qu'à la fin, non au début de notre recherche (pour autant qu'une définition scientifique puisse jamais être considérée comme parfaite). A la base de notre itinéraire il convient de poser non des définitions mais des consignes méthodologiques : il est indispensable, avant tout, de mettre la main sur l'objet réel de notre recherche, il est indispensable de l'isoler de son contexte et de délimiter au préalable ses frontières.

Au début de la démarche heuristique, ce n'est pas tant l'intelligence qui cherche, construisant des formules et des définitions, que les yeux et les mains, s'efforçant de saisir la nature réelle de l'objet ; mais voilà que, dans notre cas, les yeux et les mains se retrouvent dans une position difficile : les yeux ne voient rien, les mains ne peuvent rien tâter, c'est l'oreille, apparemment, qui est la mieux placée, qui a la prétention d'entendre le mot, d'entendre le langage. Et, de fait, les séductions de *l'empirisme phonétique superficiel* sont très puissantes en linguistique. L'étude de la face sonore du signe linguistique occupe une place proportionnellement démesurée en linguistique. Elle y donne souvent le ton et, dans la

plupart des cas, cette étude est menée sans aucun lien avec la nature réelle du langage en tant que code idéologique¹. Le problème de la mise en évidence de l'objet réel de la philosophie du langage est loin d'être résolu. Chaque fois que nous tentons de limiter l'objet de la recherche, de le ramener à un complexe objectif, matériel, compact, bien défini et observable, nous perdons l'essence même de l'objet étudié, sa nature sémiotique et idéologique. Si nous isolons le son comme phénomène purement acoustique, nous n'en tirerons pas le langage comme objet spécifique. Le son relève totalement de la compétence des physiiciens. Si nous mettons bout à bout le processus physiologique de la production du son et le processus de perception sonore, nous ne nous rapprochons pas pour autant de notre objectif. Si nous associons l'activité mentale (les signes intérieurs) du locuteur et de l'auditeur, nous serons en présence de deux processus psychophysiques se déroulant chez deux sujets psychophysiologiquement différents et d'un seul complexe sonore physiquement réalisant dans la nature selon les lois de la physique. Le langage, comme objet spécifique, nous ne l'aurons toujours pas trouvé. Et pourtant, nous avons déjà fait appel à trois sphères de la réalité : physique, physiologique, psychologique, et il en est résulté de façon satisfaisante un ensemble complexe, aux composants nombreux. Mais ce complexe est privé d'âme, ses différents éléments sont alignés au lieu d'être reliés par un ensemble de règles internes qui lui donnerait vie et le transformerait justement en un fait de langage.

Que faut-il ajouter de plus à cet ensemble déjà si complexe ? Il doit avant tout être inséré dans un complexe plus large et qui l'englobe, c'est-à-dire dans la sphère unique de la relation sociale organisée. De même que, pour observer le processus de la combustion, il convient de placer le corps dans le milieu atmosphérique, de même,

1. Cela concerne avant tout la phonétique expérimentale, qui n'étudie pas en fait les sons de la langue, mais les sons produits par les organes phonatoires et reçus par l'oreille indépendamment de leur place dans le système de la langue et dans la construction des énonciations. Par ailleurs, la science phonétique se donne beaucoup de mal pour rassembler en vue de leur étude d'immenses corpus de données sans pour autant se doter d'une méthodologie de classification.

pour observer le phénomène de langage, il faut placer les sujets émetteur et récepteur du son, ainsi que le son lui-même, dans le milieu social. En effet, il est indispensable que le locuteur et l'auditeur appartiennent à la même communauté linguistique, à une société nettement organisée. De plus, il est indispensable que ces deux individus soient intégrés dans l'unicité de la situation sociale immédiate, c'est-à-dire qu'ils aient une relation de personne à personne sur un terrain bien défini. C'est seulement sur ce terrain précis que l'échange linguistique est possible ; un terrain d'entente occasionnel ne s'y prête pas, même s'il y a communion d'esprit. Ainsi, *l'unicité du milieu social et celle du contexte social immédiat* sont des conditions tout à fait indispensables pour que le complexe physico-psycho-physiologique que nous avons défini puisse être relié à la langue, à la parole, puisse devenir un fait de langage. Deux organismes biologiques mis en présence dans un milieu purement naturel ne produiront pas un acte de parole.

Mais, comme résultat de notre analyse, au lieu d'en arriver à restreindre, comme il est souhaitable, l'objet de notre recherche, nous l'avons élargi et compliqué considérablement. En effet, le milieu social organisé dans lequel nous avons inséré notre complexe et la situation d'échange social la plus immédiate présentent eux-mêmes des complications extraordinaires, ils comportent des relations de natures très variées et à facettes multiples, et, parmi ces relations, toutes ne sont pas nécessaires à la compréhension des faits de langue, toutes ne sont pas des éléments constitutifs du langage. Enfin, l'ensemble de ce système complexe de phénomènes et de relations, de processus, etc., nécessite une réduction à un dénominateur commun. Toutes ses lignes doivent se rencontrer dans un centre unique, le tour de magie que constitue le processus linguistique.

Dans la partie qui précède, nous avons exposé le problème du langage, c'est-à-dire que nous avons mis en évidence le problème lui-même et les difficultés qu'il contient. Quelles solutions la philosophie du langage et la linguistique générale ont-elles déjà apportées à ce problème ? Quels jalons ont-elles déjà posés sur le chemin de sa résolution, qui nous permettent de nous orienter ? Nous n'avons pas l'intention de faire un historique complet de

la philosophie du langage et de la linguistique générale, ni même de présenter leur situation actuelle. Nous nous bornerons à un analyse générale des grandes lignes de la pensée philosophique et linguistique des temps nouveaux².

Dans la philosophie du langage et dans les divisions méthodologiques correspondantes de la linguistique générale, nous nous trouvons en présence de deux orientations principales pour ce qui est de résoudre notre problème, qui consiste à isoler et à délimiter le langage comme objet d'étude spécifique. Cela entraîne, bien entendu, une distinction radicale entre ces deux orientations pour toutes les autres questions qui se posent en linguistique. Nous appellerons la première orientation « subjectivisme idéalistique en linguistique », la seconde « objectivisme absolut³ ».

La première tendance s'intéresse à l'acte de parole, de création individuelle comme fondement de la langue (au sens de toute activité langagière, sans exception). Le psychisme individuel constitue la source de la langue. Les lois de la création linguistique — la langue étant une

2. Il n'existe pas à ce jour d'ouvrages spécialisés dans l'histoire de la philosophie du langage. On ne trouve de recherches fondamentales que pour ce qui concerne la philosophie du langage et la linguistique dans l'antiquité, par exemple Steintahl, *Geschichte der Sprachwissenschaft bei den Griechen und Römern*, 1890. En ce qui concerne l'histoire européenne, il n'existe que des monographies de différents penseurs et linguistes (sur Humboldt, Bunt, Marty, etc.). Nous aurons à en reparler. La seule esquisse un peu sérieuse de l'histoire de la philosophie du langage et de la linguistique à ce jour se trouve dans le livre de Ernst Cassirer, *La philosophie des formes symboliques*, I, *Le langage*, chap. 1^{er}. « Le problème du langage dans l'histoire de la philosophie ». En langue russe, on trouvera une esquisse brève mais sérieuse de la situation actuelle de la linguistique et de la philosophie du langage dans l'article de R. Schorr, « Krisis sovremennoj lingvistiki » (La crise de la linguistique contemporaine) in *Jazyk i literaturny sbornik*, V, 1927, p. 32-71. M.N. Peterson donne de son côté dans un article intitulé « Jazyk kak sotsial'naja javlenie » (La langue comme manifestation sociale) in *Naučnyje zapiski instituta jazykoj i literaturny*, 1927, Moscou, p. 3-21, une vue d'ensemble, bien que très incomplète, des travaux linguistiques comportant une approche sociologique. Nous ne citerons pas de travaux sur l'histoire de la linguistique.

3. Les deux termes, comme c'est presque toujours le cas avec ce genre d'appellations, sont loin de couvrir tout le contenu et la complexité des orientations définies. Nous le verrons, l'appellation de la première orientation est particulièrement inadéquate. Mais nous sommes incapable d'en trouver une meilleure.

évolution ininterrompue, une création continue — sont essentiellement des lois individualo-psychiques, et c'est elles que doivent étudier le linguiste et le philosophe du langage. Eclairer le phénomène linguistique signifie le ramener à un acte de création individuelle raisonnée (souvent même rationnelle). Tout le reste de la tâche du linguiste n'a qu'un caractère préliminaire, constructif, descriptif, classificateur, il consiste simplement à préparer l'explication exhaustive du fait linguistique comme provenant d'un acte de création individuelle, ou bien à servir les buts pratiques de l'acquisition d'une langue achevée. La langue est, de ce point de vue, analogue aux autres manifestations idéologiques, en particulier dans le domaine de l'art et de l'esthétique.

Les positions fondamentales de la première tendance sur la langue se ramènent aux quatre propositions suivantes :

1. La langue est une activité, un processus créatif ininterrompu de construction (« *energeia* »), qui se matérialise sous la forme d'actes de parole individuels.
2. Les lois de la création linguistique sont essentiellement des lois individualo-psychologiques.
3. La création linguistique est une création raisonnée analogue à la création artistique.
4. La langue, en tant que produit fini (« *ergon* »), en tant que système stable (lexique, grammaire, phonétique) se présente comme un dépôt inerte, telle la lave refroidie de la création linguistique, abstraitement construite par les linguistes en vue de son acquisition pratique comme outil prêt à l'usage.

Wilhelm Humboldt fut parmi les représentants les plus notoires de cette première tendance⁴ ; il en posa les fondements. L'influence de la puissante pensée humboldtienne dépasse de loin les limites de la tendance que nous venons de décrire. On peut dire que toute la linguistique après lui, et jusqu'à nos jours, se trouve sous son influence déterminante. La pensée humboldtienne ne rentre pas dans sa totalité dans le cadre des quatre propositions que nous

4. Hamann et Herder l'ont précédé sur cette voie.

avons énoncées, elle est plus large, plus complexe et présente plus de contradictions ; c'est pourquoi Humboldt a pu se faire l'initiateur de différents courants divergeant profondément les uns des autres. Néanmoins, le noyau fondamental des idées humboldtiennes constitue l'expression la plus forte et la plus profonde des tendances essentielles de la première école que nous avons définie⁵. Dans la littérature linguistique russe, le représentant le plus en vue de cette école est A. A. Potebnia et le cercle de ses disciples⁶.

Les adeptes plus tardifs de la première tendance n'ont pas atteint, eux, la profondeur de vues et la synthèse philosophique de Humboldt. Cette école de pensée s'est notablement affaiblie, en particulier du fait de son passage à un mode de pensée positiviste et superficiellement empiriste. Chez Steintahl déjà on ne trouve plus l'ampleur de Humboldt. En compensation nous arrive une grande vague de précision et de systématisation méthodologique. Pour Steintahl encore, le psychisme individuel constitue la source de la langue, cependant que les lois du développement linguistique sont des lois psychologiques⁷.

5. Humboldt a exposé ses vues sur la philosophie du langage dans « Ueber die Verschiedenheiten des Sprachbaues », in *Vorstudie zur Einleitung, zum Kawiwerk, gesamt. Schriften* (Akademie-Ausgabe) Bd VI. Il existe une grande variété de travaux sur Humboldt. Citons le plus récents, le livre de Spranger portant le même titre (Berlin, 1909). Sur Humboldt et son influence sur la linguistique russe, citons : B. Engelhardt, A. N. Vesselovsky (Petrograd, 1922). Il est paru récemment une étude très fine et pleine d'intérêt de G. Späth : *Vnutrennia forma slova* (Le langage intérieur), études et variations sur un thème de Humboldt. L'auteur tente de retrouver les racines profondes de la pensée humboldtienne enfouies sous les interprétations traditionnelles (il existe plusieurs traditions d'interprétation de Humboldt). La conception de Späth, très subjective, montre une fois de plus à quel point la pensée de Humboldt est complexe et pleine de contradictions ; elle se prête à des variantes très libres.

6. Son œuvre philosophique fondamentale est « Mysl' i jazyk » (La pensée et le langage), Académie des sciences. Les disciples de Potebnia, constituant l'école de Kharkov, ont publié à intervalles irréguliers une revue intitulée *Voprosy teorii i psichologii tvorčestva* (Théorie et psychologie de la création), où l'on trouve les œuvres posthumes de Potebnia lui-même et des articles de ses élèves sur lui. Le principal ouvrage de Potebnia expose les idées de Humboldt.

7. A la base de la conception de Steintahl on trouve la théorie psychologique de Herbart, qui s'efforce de construire toutes les données du psychisme humain à partir des éléments dotés d'une représentation et reliés par des liens associatifs.

Dans le psychologisme empiriste de Bundt et de ses disciples, on ne trouve plus les fondements de la première école que sous une forme très atténuée. La doctrine de Bundt se ramène à ceci : tous les faits de langue, sans exception, se prêtent à une explication fondée sur la psychologie individuelle sur une base volontariste⁸. Il est vrai que Bundt, tout comme Steintahl, considère la langue comme une émanation de la « psychologie des peuples » (*Völker psychologie*) ou « psychologie ethnique⁹ ». Cependant, la psychologie des peuples bundtienne est constituée par l'addition des psychismes séparés des individus. Pour lui, seuls ceux-ci ont accès à la réalité dans sa totalité.

Toutes ses explications des faits de langue, de mythologie, de religion se ramènent à des explications purement psychologiques. Bundt ne reconnaît pas l'existence d'un ensemble de lois spécifiques, purement sociologiques, inhérentes à tout signe idéologique et non réductibles à de quelconques lois individualo-psychologiques.

Actuellement, la première tendance de la philosophie du langage, ayant rejeté les voies du positivisme, est en train de s'épanouir à nouveau et d'élargir sa vision de ces problèmes dans l'école de Vossler. Celle-ci, appelée *Idealistische Neuphilologie*, constitue incontestablement l'une des orientations les plus fécondes de la pensée philosophico-linguistique contemporaine. L'apport positif, original, de ses disciples à la linguistique (en romanistique et germanistique) est également très important. Il suffit de nommer, à côté de Vossler lui-même, des disciples tels que Leo Spitzer, Lersch, etc. Nous aurons à citer chacun d'entre eux à maintes reprises.

L'ensemble de la conception linguistico-philosophique de Vossler et de son école peut être résumée correctement par

8. Le volontarisme postule à la base du psychisme le libre arbitre.

9. Le terme de « psychologie ethnique » a été proposé par G. Späth en remplacement du terme calqué sur l'allemand *Völker Psychologie*, c'est-à-dire psychologie des peuples. Ce dernier terme n'est vraiment pas satisfaisant et celui que propose Späth nous paraît bien plus heureux. Voir G. Späth, *Vvedenie v etničeskiju psichologiju* (Introduction à la psychologie ethnique), Editions de l'Académie des arts et lettres, Moscou, 1927. On trouve dans ce livre une critique de fond de la pensée de Bundt, mais la construction qu'y substitue Späth n'est pas recevable non plus.

l'exposé que nous avons fait des quatre propositions fondamentales de la première école. Ce qui caractérise avant tout l'école de Vossler, c'est le *refus catégorique et de principe du positivisme linguistique*, qui ne voit pas plus loin que les formes linguistiques (en particulier, phonétiques, celles-ci étant les plus positives) et que l'acte psychophysique qui les engendre¹⁰. D'où l'apparition au premier plan de la *composante idéologique* *signifiante* de la langue. Le moteur principal de la création se révèle être le « goût linguistique », variété particulière du goût artistique. Le goût linguistique, c'est justement cette vérité linguistique absolue qui donne vie à la langue et que le linguiste s'efforce de découvrir dans chaque fait de langue, afin de donner une explication adéquate de ce fait.

« Seule peut prétendre à un caractère scientifique », dit Vossler, « une histoire de la langue qui examine toute la hiérarchie causale pragmatique avec le seul but d'y trouver un ordre esthétique, afin que la pensée linguistique, la vérité linguistique, le goût linguistique, le sentiment linguistique ou, comme dit Humboldt, la forme intérieure de la langue à travers ses transformations conditionnées par des facteurs physiques, psychiques, politiques, économiques et culturels en général, deviennent clairs et compréhensibles¹¹. »

Ainsi, pour Vossler, les facteurs qui déterminent d'une façon ou d'une autre les faits de langue (physiques, politiques, économiques, etc.) n'ont pas de signification directe pour le linguiste ; seul importe pour lui le sens artistique d'un fait de langue donné. Voici la conception qu'il a de la langue, une conception purement esthétique. « L'idée même de langue », dit-il, « est par essence une idée poétique ; la vérité de la langue est de nature artistique, c'est le Beau doté du Sens¹². »

10. Le premier ouvrage de Vossler, dans lequel il expose les fondements de sa philosophie, *Positivismus und Idealismus in der Sprachwissenschaft*, Heidelberg, 1904, est consacré à la critique du positivisme en linguistique.

11. « Gramatika i istorija jazyka » (La grammaire et l'histoire de la langue) in *Logos*, vol. 1, 1910, p. 170.

12. *Ibid.*, p. 167.

On comprend que ce n'est pas un système linguistique fini, au sens de la totalité des traits phoniques grammaticaux et autres, mais bien l'*acte de création individuelle de la parole (Sprache als Rede)* qui sera pour Vossler le phénomène essentiel, la réalité essentielle, de la langue. Il s'ensuit que, dans tout acte de parole, ce qui importe, du point de vue de l'évolution de la langue, ce ne sont pas les formes grammaticales stables, effectives et communes à toutes les autres énonciations de la langue en question, mais bien la réalisation stylistique et la modification des formes abstraites de la langue, à caractère individuel et qui ne touchent que cette énonciation.

Seule cette individualisation stylistique de la langue dans l'énonciation concrète est historique et réellement productive. C'est là qu'a lieu l'évolution de la langue, qui est étouffée ensuite par la formalisation grammaticale. *Tout fait grammatical a été, d'abord, fait stylistique*. C'est à cela que se ramène l'idée vosslienne de la *primauté du stylistique sur le grammatical*¹³. La plupart des recherches linguistiques inspirées de la doctrine de Vossler se situent à la frontière de la linguistique (au sens étroit) et de la stylistique. Dans toute forme linguistique, les vossliens s'efforcent avec application de découvrir des racines idéologiques significantes¹⁴.

13. Nous reviendrons plus loin sur la critique de cette idée.

14. Les principaux travaux philosophico-linguistiques de Vossler parus après l'ouvrage cité sont rassemblés dans le recueil *Philosophie der Sprache* (1920). Il s'agit là de la dernière publication de Vossler. Elle donne une idée complète de ses conceptions en philosophie et en linguistique générale. Parmi les travaux linguistiques caractéristiques de la méthode vosslienne, citons *Frankreichs Kultur im Spiegel seiner Sprachentwicklung*, 1913. Le lecteur trouvera une bibliographie complète de Vossler, jusqu'à 1922, dans le recueil *Idealistische Neuphilologie (Festschrift für Karl Vossler)* qui lui est consacré (1922). En langue russe, on peut lire deux articles sur lui : l'article déjà cité ainsi que « Omošenie istorii jazykov k istorii literatury » (Les rapports de l'histoire des langues et de l'histoire de la littérature) in *Logos*, 1912-1913, vol. I-II. Les deux articles donnent une idée des bases de la théorie de Vossler. Les vues de Vossler et de ses disciples n'ont jamais été discutées dans la littérature linguistique russe. On en trouve simplement mention dans l'article de Jirmounsky sur la critique littéraire contemporaine en Allemagne, (*Poëtica*, recueil III, 1927, « Academia »). R. Schorr, dans l'esquisse citée par nous, ne mentionne Vossler que dans l'Avant-propos. Nous serons amenés plus loin à parler des travaux des continuateurs de Vossler qui ont un intérêt philosophique et méthodologique.

Parmi les représentants contemporains de la première orientation de la philosophie du langage, il convient de nommer encore le philosophe et critique littéraire italien Benedetto Croce, en raison de sa grande influence sur la pensée philosophico-linguistique et la critique littéraire en Europe. Les idées de Benedetto Croce sont, par de nombreux côtés, proches de celles de Vossler. Pour lui aussi la langue constitue un phénomène esthétique. La base, le terme-clé de sa conception de la langue est le mot « expression ». Toute expression est d'abord de nature artistique. En conséquence, la linguistique, comme science de l'expression par excellence, coïncide avec l'esthétique. Il s'ensuit que, pour Croce, l'acte de parole individuel constitue également le phénomène de base de la langue¹⁵.

Passons à la définition de la seconde orientation de la pensée philosophico-linguistique. Dans celle-ci, le centre organisateur de tous les faits de langue, ce qui en fait l'objet d'une science bien définie, se situe, au contraire, dans le *système linguistique*, à savoir le *système des formes phonétiques, grammaticales et lexicales de la langue*. Alors que, dans la première orientation, la langue constitue un flot ininterrompu d'actes de parole, dans lequel rien ne reste stable, ne garde son identité, pour la seconde orientation la langue est un arc-en-ciel immobile qui domine ce flot. Chaque acte de création individuel, chaque énonciation, est unique et non réitérable, mais dans chaque énonciation on trouve des éléments identiques à ceux d'autres énonciations au sein d'un groupe de locuteurs donné. Ce sont justement ces traits *identiques*, qui sont de ce fait *normalisés* pour toutes les énonciations — traits phonétiques, grammaticaux et lexicaux —, qui assurent l'unicité d'une langue donnée et sa compréhension par tous les locuteurs d'une même communauté.

Si nous prenons un son quelconque de la langue, par exemple le phonème / a / dans le mot *raduga* (arc-en-

15. On peut trouver en langue russe la première partie de l'*Esthétique* de Benedetto Croce, « L'esthétique comme science de l'expression et comme élément de linguistique générale », Moscou, 1920. On y découvre déjà les vues générales de Croce sur la langue et la linguistique.

ciel), le son produit par l'appareil articulatoire physiologique de l'organisme individuel est un son individuel et unique propre à chaque sujet parlant. Autant de gens à prononcer le mot *raduga*, autant de « a » particuliers de ce mot (bien que l'oreille ne veuille ni ne puisse saisir cette particularité). Le son physiologique (c'est-à-dire le son produit par l'appareil physiologique individuel) est, en fin de compte, aussi unique qu'est unique l'empreinte digitale d'un individu donné, aussi unique que la composition chimique individuelle du sang de chaque individu (bien que la science ne soit pas encore en mesure de définir des formules individuelles du sang).

Cependant, est-ce que ces particularités individuelles du son / a /, conditionnées, disons, par la forme unique de la langue (organe), du palais et des dents des sujets parlants (admettons que nous soyons à même de saisir et de fixer toutes ces particularités), sont essentielles du point de vue de la langue ? Evidemment, elles ne présentent aucun intérêt. Ce qui est essentiel, c'est l'*identité normalisée* de ce son dans toutes les prononciations du mot *raduga*. Et cette identité normalisée constitue justement (puisque'il n'existe pas d'identité de fait) l'unicité du système phonétique * de la langue (dans le cadre synchronique) et assure la compréhension du mot par tous les membres de la communauté linguistique. Ce phonème / a / identifié par référence à une norme constitue donc un fait de langue, un objet spécifique de la linguistique.

Cela s'étend légitimement à tous les autres éléments de la langue. Partout, nous rencontrerons la même identité normalisée des formes linguistiques (par exemple, les schémas syntaxiques) à côté de la réalisation unique et non réitérable de l'application individuelle d'une forme donnée dans l'acte de parole unique. Le premier fait est partie intégrante du système de la langue, le second se rapporte aux processus individuels de la parole, conditionnés (du point de vue de la langue comme système) par des facteurs contingents, physiologiques et subjectivo-psychologiques, dont on ne peut pas rendre compte avec précision.

* On n'emploie pas encore le terme de « phonologie ». Rappelons que cet ouvrage est antérieur aux travaux du Cercle phonologique de Prague (N. d. T.).

Il est clair que le système linguistique, au sens défini plus haut, est complètement indépendant de tous actes de création individuelle, de toutes intentions ou visées. Du point de vue de la seconde orientation, il ne saurait être question d'une création raisonnée de la langue par le sujet parlant¹⁶. La langue s'oppose à l'individu, en tant que norme destructible, péremptoire, que l'individu ne peut qu'accepter comme telle. Au cas où l'individu n'intégrerait pas l'une ou l'autre forme linguistique n'intègrerait pas l'une ou l'autre forme linguistique en tant que norme péremptoire, cette forme cesserait alors d'exister pour lui comme forme de la langue pour devenir simple potentiel de son appareil psychophysique individuel. L'individu reçoit de la communauté parlante un système linguistique déjà constitué, et tout changement à l'intérieur de ce système dépasse les bornes de sa conscience individuelle. L'acte individuel de prononciation de quelque son que ce soit ne devient acte linguistique que dans la mesure où il se rattache à un système linguistique immuable (à un moment donné de son histoire) et péremptoire pour l'individu.

Quelles sont donc les lois qui gouvernent le système interne de la langue ? Elles sont purement *immanentes et spécifiques*, irréductibles à quelques lois idéologiques que ce soit, artistiques ou autres. Toutes les formes de la langue considérées à un moment précis (c'est-à-dire sur le plan synchronique) sont indispensables les unes aux autres, se complètent mutuellement, et font de la langue un système structuré obéissant à des lois linguistiques spécifiques. Ces lois linguistiques spécifiques, contrairement aux lois idéologiques — ayant trait aux processus cognitifs, à la création artistique, etc. — *ne peuvent relever de la conscience individuelle*. Un tel système, l'individu doit le prendre et l'assimiler dans son ensemble, tel qu'il est. Il n'y a pas de place, ici, pour de quelconques distinctions idéologiques, à caractère appréciatif : c'est pire, mieux, beau, répugnant, etc. En fait, il n'existe qu'un seul critère linguistique : c'est juste ou faux ; qui plus

16. Cependant, comme on le verra, sur le terrain du rationalisme tel que nous l'avons décrit, les fondements de la seconde orientation de la pensée philosophico-linguistique sont tout à fait compatibles avec l'idée d'une langue universelle rationnelle créée artificiellement.

est, sous l'étiquette de correction linguistique, il faut comprendre seulement la conformité à une norme donnée du système normatif de la langue. On ne saurait, en conséquence, parler de « goût linguistique » ni de vérité linguistique. Du point de vue de l'individu, les lois linguistiques sont arbitraires, c'est-à-dire privées de raison d'être naturelle ou idéologique (par exemple, artistique). Ainsi, entre la face phonétique du mot et son sens, il n'y a aucun lien allant de soi, il n'y a pas de correspondance de nature artistique. Si la langue, comme ensemble de formes, est indépendante de toute impulsion créatrice et de toute action de l'individu, il s'ensuit qu'elle constitue le produit d'une création collective, qu'elle est un phénomène social et qu'elle est, de ce fait, comme toute institution sociale, normative pour chaque individu.

Cependant, le système linguistique, unique et synchroniquement immuable, se transforme, évolue dans le processus d'évolution historique d'une communauté linguistique donnée, puisque l'identité normalisée du phonème, telle que nous l'avons établie, est différente aux différentes époques de l'évolution d'une langue. En un mot, la langue a son histoire. Quelle idée peut-on se faire de cette histoire du point de vue de la seconde orientation ?

Pour cette seconde orientation de la pensée philosophico-linguistique, le fait le plus significatif est le fossé qui sépare *l'histoire du système linguistique considéré de l'approche non historique, synchronique*. L'argumentation fondamentale de la seconde orientation fait de ce fossé dialectique un fossé infranchissable. Entre la logique qui gouverne le système des formes linguistiques à un moment donné de l'histoire et la logique (ou plutôt l'absence de logique) de l'évolution historique de ces formes, il ne peut rien y avoir de commun. Ce sont deux logiques différentes. Ou plutôt, si nous reconnaissons l'une comme étant la logique, alors l'autre doit être définie comme a-logique, c'est-à-dire comme la négation pure et simple de la logique reçue.

En réalité, les formes qui constituent le système linguistique sont mutuellement dépendantes et se complètent comme les éléments d'une seule et même formule mathématique. Le changement d'un des éléments du système crée un nouveau système, de même que le changement

d'un des éléments de la formule crée une nouvelle formule. La relation et les règles qui gouvernent les rapports entre les éléments d'une formule donnée ne s'étendent pas et ne sauraient s'étendre au rapport du système ou de la formule en question avec un autre système ou une autre formule qui viendraient après eux.

On peut utiliser ici une analogie grossière, mais qui exprime néanmoins avec suffisamment d'exactitude les rapports qu'entretient la seconde orientation de la pensée philosophico-linguistique avec l'histoire de la langue. Comparons le système de la langue à la formule de résolution du binôme de Newton. Cette formule est régie par des règles très strictes, subordonnant tous les éléments et les rendant immuables. Supposons qu'un élève, utilisant cette formule, se trompe — que, par exemple, il confonde les signes et les exposants. Il en résulterait une nouvelle formule avec ses règles internes (cette formule, bien entendu, ne convient plus à la résolution du binôme de Newton, mais cela n'a pas d'importance pour notre analogie). Entre la première et la deuxième formule, il n'y a déjà plus de relation mathématique analogue à celle qui régit les rapports internes de chaque formule.

Dans la langue, les choses se passent exactement de la même façon. Les relations systématiques qui existent entre deux formes linguistiques dans le système (en synchronie) n'ont rien de commun avec les relations qui unissent l'une quelconque de ces formes à son image transformée à la période suivante de l'évolution historique de la langue. Le germain d'avant le xvi^e siècle conjugait : *ich was - wir waren*. L'allemand contemporain conjugue : *ich war - wir waren* ; *ich was* s'est ainsi transformé en *ich war*. Entre les formes : *ich was - wir waren* et *ich war - wir waren* il existe un lien linguistique systématique, les termes se complètent mutuellement. Ils sont liés et sont complémentaires, en particulier, comme nombres singulier et pluriel de la première personne dans la conjugaison d'un seul et même verbe. Entre *ich war - wir waren* d'une part et *ich was* (xv^e, xvi^e siècles)-*ich war* (contemporain) d'autre part, il y a une relation différente, n'ayant rien de commun avec la première. La forme *ich war* s'est formée par analogie avec *wir waren*. Au lieu de *ich was*, on en est arrivé, sous l'in-

fluence de *wir waren* (on = des individus séparés) à créer *ich war*¹⁷. Le phénomène est devenu phénomène de masse, et le résultat est qu'une faute individuelle s'est transformée en norme linguistique.

De cette façon, entre les deux relations :

1° *ich was - wir waren* (dans le cadre synchronique, disons, du xv^e siècle) ou bien *ich war - wir waren* (dans le cadre synchronique du xix^e siècle) et

2° *ich was - ich war*

wir waren (en qualité de facteur provoquant la réfection analogique), il existe des différences très profondes sur le plan des principes. La première relation, synchronique, est régie par des rapports linguistiques systématiques entre éléments interdépendants et complémentaires. Cette relation s'oppose à l'individu, en sa qualité de norme péremptoire. La seconde relation (historique ou *diachronique*) est soumise à ses propres lois particulières, très précisément aux lois de l'erreur analogique.

La logique de l'histoire de la langue est celle des erreurs individuelles ou des déviations. Le passage de *ich was* à *ich war* s'effectue hors du champ de la conscience individuelle. Le passage est involontaire et passe inaperçu, et c'est là la condition de sa réalisation. A chaque époque ne peut correspondre qu'une seule norme linguistique : soit *ich was*, soit *ich war*. A côté de la norme, il n'y a place que pour l'entorse à la norme, mais pas pour une autre norme, contradictoire (c'est pourquoi il ne saurait y avoir de « tragédie » linguistique). Si l'entorse n'est pas perçue comme telle et, par voie de conséquence, n'est pas corrigée, et s'il existe un terrain favorable à la généralisation de la faute (dans le cas considéré, ce terrain favorable est l'analogie), alors cet écart devient la nouvelle norme linguistique.

Ainsi, entre la logique de la langue, comme système de formes, et la logique de son évolution historique, il n'y a aucun lien, il n'y a rien de commun. Les deux sphères sont régies par des lois complètement différentes, par des facteurs hétérogènes. Ce qui rend la langue signifiante

17. Les Anglais utilisent encore *I was*.

et cohérente dans le cadre synchronique est exclu et inutile dans le cadre diachronique. Le présent de la langue et son histoire ne se comprennent pas l'un l'autre et sont incapables de se comprendre.

Nous remarquons la divergence très profonde qui existe, justement sur ce point, entre la première et la seconde orientation de la philosophie du langage. Pour la première orientation, l'essence de la langue se trouve précisément dans son histoire. La logique de la langue n'est nullement celle de la répétition de formes identifiées à une norme, mais bien un renouvellement constant, l'individualisation des formes dans des énonciations stylistiquement uniques et non réitérables. *La réalité de la langue constitue également son devenir*. Entre un moment particulier de la vie d'une langue et son histoire s'établit une communion totale. Les mêmes motivations idéologiques règnent de part et d'autre. Comme dirait Vossler, « le goût linguistique crée l'unicité de la langue à un moment donné. Il crée et assure de même l'unicité du devenir historique de la langue ». Le passage d'une forme historique à une autre s'effectue, essentiellement, dans les limites de la conscience individuelle, puisque aussi bien, nous le savons, toute forme grammaticale a été à l'origine, pour Vossler, une forme stylistique libre.

La différence entre les deux orientations est très clairement illustrée par ce qui suit : les formes normalisées, responsables de l'immobilisme du système linguistique (*ergon*), n'étaient, pour la première orientation, que des débris pourrissants de l'évolution linguistique, que des substances de la langue, rendue vivante par l'acte de création individuel et unique. Pour la seconde orientation, c'est justement ce système de formes normalisées qui devient la substance de la langue. La réfraction et la variation à caractère individuel et créateur des formes linguistiques ne constituent plus que des scories de la vie de la langue (plus exactement, de l'immobilisme phénoménal de celle-ci), des harmoniques inutiles et insaisissables du ton fondamentalement stable des formes linguistiques. Nous pouvons ramener l'essentiel des vues de la seconde orientation aux propositions suivantes :

1. La langue est un système stable, immuable, de formes linguistiques soumises à une norme fournie telle

quelle à la conscience individuelle et péremptoire pour celle-ci.

2. Les lois de la langue sont essentiellement des lois linguistiques spécifiques établissant des liens entre les signes linguistiques à l'intérieur d'un système fermé. Ces lois sont objectives par rapport à toute conscience subjective.

3. Les liens linguistiques spécifiques n'ont rien à voir avec des valeurs idéologiques (artistiques, cognitives ou autres). On ne trouve à la base des faits de langue aucun ressort idéologique. Entre le mot et son sens il n'y a pas de lien naturel et compréhensible pour la conscience, ni de lien artistique.

4. Les actes de parole individuels constituent du point de vue de la langue, de simples réfractions ou variations fortuites ou même des déformations des formes normalisées. Mais ce sont justement ces actes de paroles individuels qui expliquent le changement historique des formes de la langue ; en tant que tel, le changement est, du point de vue du système, irrationnel et même dépourvu de sens. *Entre le système de la langue et son histoire il n'existe ni lien ni communauté de mobiles. Ils sont étrangers l'un à l'autre.*

Le lecteur remarquera que les quatre propositions résument la seconde orientation de la pensée philosophico-linguistique constituent l'antithèse des quatre propositions correspondantes de la première orientation.

Le cheminement historique de la seconde orientation est beaucoup plus difficile à suivre. On n'y trouve pas, à l'aube de notre ère, de représentant ou de théoricien dont la stature puisse se comparer à celle de Humboldt. Il faut chercher les racines de cette orientation dans le rationalisme des XVII^e et XVIII^e siècles. Ces racines plongent dans le terreau cartésien¹⁸. C'est Leibniz qui a exprimé

18. Il ne fait aucun doute qu'un lien interne unit en profondeur la seconde orientation à la pensée cartésienne et à la vision générale du monde du néo-classicisme, avec son culte de la forme figée, rationnelle et immuable. Descartes lui-même n'a rien publié sur la philosophie du langage, mais on trouve dans sa correspondance des remarques caractéristiques. Voir à ce propos le chapitre déjà cité de l'ouvrage de Cassirer.

ces idées pour la première fois, de façon très claire, dans sa théorie de la grammaire universelle.

L'idée d'une langue *conventionnelle, arbitraire*, est caractéristique de tout le courant rationaliste, ainsi que le parallèle établi entre le code *linguistique* et le code *mathématique*. Ce n'est pas le rapport du signe à la réalité qu'il reflète ou à l'individu qui l'engendre, mais la relation *de signe à signe* à l'intérieur d'un système *fermé*, et néanmoins accepté et intégré, qui intéresse l'esprit orienté vers les mathématiques des rationalistes. En d'autres termes, seule les intéresse la *logique interne* du système de signes lui-même ; celui-ci est considéré, comme en algèbre, tout à fait indépendamment des significations idéologiques qui s'y rattachent. Les rationalistes sont également enclins à prendre en considération le point de vue du récepteur, mais surtout pas celui du locuteur en tant que sujet exprimant sa vie intérieure, puisque le signe mathématique peut moins que tout autre être interprété comme l'expression du psychisme individuel ; or, le signe mathématique était, pour les rationalistes, le signe par excellence, le modèle sémiotique, y compris pour la langue. C'est bien tout cela que nous trouvons clairement exprimé dans l'idée leibnizienne de la grammaire universelle¹⁹.

Il convient ici de remarquer que la primauté du point de vue du récepteur sur celui du locuteur est une constante de la seconde orientation. De ce fait, étant donné le terrain choisi par celle-ci, le problème de l'expression n'est jamais abordé, ni, par conséquent, celui de l'évolution de la pensée et du psychisme subjectif tel qu'il apparaît dans le mot (ceci est l'une des principales préoccupations de la première orientation).

L'idée de la langue comme système de signes arbitraires et conventionnels, essentiellement rationnels, a été élaborée sous une forme simplifiée, dès le XVIII^e siècle par les penseurs du siècle des Lumières. Les idées qui constituent l'objectivisme abstrait ont vu le jour tout d'abord

19. On peut se familiariser avec ces vues de Leibniz en lisant l'ouvrage fondamental de Cassirer, *Leibniz System in seinem Wissenschaftlichen Grundlagen*, Marburg, 1902.

en France et y trouvent encore aujourd'hui leur terrain d'élection²⁰.

Sans nous arrêter sur les étapes intermédiaires du développement de ces idées, nous passerons tout de suite à la caractérisation de cette seconde orientation à l'époque contemporaine. L'école dite de Genève, avec Ferdinand de Saussure, se révèle comme l'expression la plus brillante de l'objectivisme abstrait à notre époque. Les représentants de cette école, en particulier Charles Bally, comptent parmi les plus grands linguistiques contemporains. Saussure a donné à toutes les idées de la seconde orientation une clarté et une précision remarquables. Ses formulations des concepts de base de la linguistique sont devenues classiques. De plus, il a mené toutes ses réflexions jusqu'au bout, hardiment, dotant ainsi les traits essentiels de l'objectivisme abstrait d'une netteté et d'une rigueur exceptionnelles. Autant l'école de Vossler a peu d'audience en Russie, autant l'école de Saussure y est populaire et influente. On peut dire que la plupart des représentants de notre pensée linguistique se trouvent sous l'influence déterminante de Saussure et de ses élèves, Bally et Sechehaye²¹. Nous nous arrêtons un peu plus longuement sur les conceptions de Saussure, étant donné l'importance immense de leurs fondements théoriques pour toute la seconde orientation et pour la linguistique russe. Mais, là encore, nous nous limiterons aux positions philosophico-linguistiques de base²².

20. Il est intéressant de noter qu'à la différence de la seconde, la première orientation s'est développée et continuée de se développer en Allemagne.

21. L'ouvrage de R. Schott, *Jazyk i obščestvo (Le langage et la société)*, Moscou, 1926, se situe dans l'esprit de l'école de Genève. Schott y fait une vive apologie des idées de base de Saussure, ainsi que dans l'article déjà cité, « La crise de la linguistique contemporaine ». Winogradoff se situe aussi comme un émule de l'école de Genève. Deux écoles linguistiques russes, l'école de Fortunatoff et celle dite de Kazan (Krouchevsky et Boudouin de Courtenay), qui constituent une expression éclatante du formalisme en linguistique, s'intègrent parfaitement dans le cadre de la seconde orientation telle que nous l'avons esquissée.

22. L'ouvrage théorique de base de Saussure, publié après sa mort par ses élèves, s'intitule *Cours de linguistique générale* (1916). Nous le citerons ici dans l'édition de 1922. On peut s'étonner que ce livre compte tenu de son énorme influence, n'ait toujours pas été traduit

Saussure pose le principe d'une distinction à trois termes : *le langage, la langue* (comme système de formes) et l'acte d'énonciation individuel, *la parole* (*). La langue et la parole sont les éléments constitutifs du langage, compris comme la totalité (sans exception) de toutes les manifestations — physiques, physiologiques et psychiques — qui entrent en jeu dans l'activité langagière. Le langage ne peut être, pour Saussure, l'objet de la linguistique. Pris par lui-même, il est privé d'unité interne et de lois indépendantes, autonomes. Il est composite, hétérogène. Il est difficile de se retrouver dans sa composition contradictoire. Il est impossible, si l'on reste sur le terrain du langage, de donner une description adéquate des faits de langue. Le langage ne peut pas être le point de départ d'une analyse linguistique.

Quel est donc le chemin méthodologique correct que nous propose Saussure pour mettre en évidence l'objet spécifique de la linguistique ? Donnons-lui la parole :

« Il n'y a, selon nous, qu'une solution à toutes ces difficultés [il s'agit des contradictions internes du "langage" comme point de départ de son analyse] : il faut se placer, de prime abord sur le terrain de la langue et la prendre pour norme de toutes les autres manifestations du langage. En effet, parmi tant de dualités, la langue seule paraît être susceptible d'une définition autonome et fournit un point d'appui satisfaisant pour l'esprit. » (F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, p. 24 ; italiques de Saussure.)

Quelle est donc, selon Saussure la distinction de principe entre langage et langue ?

en russe. On peut trouver un bref exposé des vues de Saussure dans l'article déjà indiqué de Schorr et dans l'article de Peterson, « *Obščaja lingvistika* » (*Linguistique générale*), 1923, vol. 6.

* Toutes les citations françaises du livre sont en français dans le texte original. Rappelons que le russe *jazyk* désigne la langue, et la langue-organe, le russe *reč* désigne la parole, la langue, le discours. J'ai traduit *jazyk* tantôt par « langage » comme dans le titre, tantôt par « langue ». Cependant, pour supprimer l'ambiguïté, Bakhtine a forgé un nom composé : *jazyk-reč* (le langage) qu'il oppose à *jazyk kak sistema form* (la langue) et *vyskazyvanie* (l'énonciation ou acte de parole) (N. d. T.).

« Pris dans son tout, le langage est multiforme et hétéroclite ; à cheval sur plusieurs domaines, à la fois physique, physiologique et psychique, il appartient encore au domaine individuel et au domaine social ; il ne se laisse classer dans aucune catégorie des faits humains, parce qu'on ne sait comment dégager son unité.

La langue, au contraire, est un tout en soi et un principe de classification. Dès que nous lui donnons la première place parmi les faits de langage, nous introduisons un ordre naturel dans un ensemble qui ne se prête à aucune autre classification. » (*Op. cit.*, p. 25.)

Ainsi, pour Saussure, il est indispensable de partir de la langue comme système de formes dont l'identité se réfère à une norme et d'éclairer tous les faits de langage par référence à ses formes stables et autonomes (autrement dites).

Ayant distingué la langue du langage, au sens de la totalité, sans exception, des manifestations langagières, Saussure va ensuite distinguer la langue des actes énonciatifs individuels, c'est-à-dire de la parole :

« En séparant la langue de la parole, on sépare du même coup : premièrement, ce qui est social de ce qui est individuel ; deuxièmement, ce qui est essentiel de ce qui est accessoire et plus ou moins accidentel.

La langue n'est pas fonction du sujet parlant, elle est un produit que l'individu enregistre passivement ; elle ne suppose jamais de préméditation et la réflexion n'y intervient que pour l'activité de classement dont il sera question.

La parole est au contraire un acte individuel de volonté et d'intelligence dans lequel il convient de distinguer, premièrement, des combinaisons, par lesquelles le sujet parlant utilise le code de la langue en vue d'exprimer sa pensée personnelle, deuxièmement, le mécanisme psychophysique qui lui permet d'extérioriser ces combinaisons. » (*Op. cit.*, p. 30.)

La parole telle que la comprend Saussure ne saurait être l'objet de la linguistique²³. Dans la parole, les élé-

23. Saussure, il est vrai, admet la possibilité d'une autre linguistique, celle de la parole, mais il ne dit pas en quoi elle pourrait consister.

ments relevant de la linguistique ne sont constitués que par les formes de langue normalisées qui s'y manifestent. Tout le reste est « accessoire et accidentel ».

Soulignons cette thèse fondamentale de Saussure : la langue s'oppose à la parole comme le social à l'individuel. La parole est de la sorte totalement individuelle. Là se trouve, nous le verrons, le *proton pseudos* de Saussure et de toute la tendance de l'objectivisme abstrait. L'acte individuel de parole-énonciation, repoussé de façon décisive en lisière de la linguistique, y retrouve cependant une place comme facteur indispensable de l'histoire de la langue²⁴. Cette dernière, conformément à l'esprit de toute la seconde orientation, s'oppose rigoureusement pour Saussure à la langue comme système synchronique. Dans l'histoire de la langue, avec son caractère individuel et accidentel, la parole est reine ; c'est pourquoi elle est régie par des lois complètement différentes de celles qui régissent le système de la langue.

« C'est ainsi que le "phénomène" synchronique n'a rien de commun avec le diachronique (p. 129).

La linguistique synchronique s'occupera des rapports logiques et psychologiques reliant des termes coexistants et formant système, tels qu'ils sont perçus par la même conscience collective.

La linguistique diachronique étudiera au contraire les rapports reliant des termes successifs non perçus par une même conscience collective, et qui se substituent les uns les autres sans former système entre eux. » (*Op. cit.*, p. 140 ; italiques de Saussure.)

Ces vues de Saussure sur l'histoire sont très caractéristiques de l'esprit rationaliste qui règne jusqu'à nos jours sur la seconde orientation de la pensée philoso-

Voici ce qu'il écrit à ce sujet : « Il faut choisir entre deux routes qu'il est impossible de prendre en même temps ; elles doivent être suivies séparément. On peut à la rigueur conserver le nom de linguistique de la parole. Mais il ne faudra pas la confondre avec la linguistique proprement dite, celle dont la langue est l'unique objet » (*op. cit.*, p. 39).

²⁴ Saussure dit : « Tout ce qui est diachronique dans la langue ne l'est que par la parole. C'est dans la parole que se trouve le germe de tous changements » (*op. cit.*, p. 138).

phico-linguistique et pour lequel l'histoire est un domaine irrationnel qui dénature la pureté logique du système linguistique.

Saussure et son école ne sont pas seuls au pinacle de l'objectivisme abstrait contemporain. A côté d'eux nous voyons monter une autre école, l'école sociologique de Durkheim. Nous y trouvons, comme linguiste, une figure comme Meillet. Nous ne nous attarderons pas à une description de ses conceptions²⁵. Elles s'insèrent parfaitement dans le cadre des fondements déjà exposés de la seconde orientation. Pour Meillet également la langue ne constitue pas un phénomène social du fait de sa qualité de processus mais en tant que système stable de normes linguistiques. La langue telle qu'elle se présente de l'extérieur à la conscience individuelle et son caractère contraignant constituent pour lui les traits sociaux fondamentaux de la langue.

Nous passerons sous silence les nombreuses écoles et tendances de la linguistique qui n'entrent pas dans le cadre des deux orientations que nous avons définies. Nous dirons cependant quelques mots des néo-grammariens, dont le mouvement constitue l'une des manifestations majeures de la linguistique de la seconde moitié du XIX^e siècle.

Par certaines de leur position, les néo-grammariens s'apparentent à la seconde orientation, dont ils mettent en valeur la composante mineure, physiologique. L'individu créateur de la langue est essentiellement pour eux un être physiologique. D'un autre côté, dans le domaine psychophysiologique, les néo-grammariens se sont efforcés de construire des lois linguistiques calquées sur les sciences naturelles, c'est-à-dire immuables, complètement coupées de tout libre arbitre des individus locuteurs. D'où l'idée néo-grammarienne des lois phonétiques (*Lautgesetze*²⁶).

²⁵ M.N. Peterson expose les vues de Meillet en liaison avec les fondements de la méthode sociologique de Durkheim dans l'article déjà cité, « La langue comme manifestation sociale ». Voir la bibliographie qui y fait suite.

²⁶ Les principaux travaux de la tendance néo-grammarienne sont Osthoff ; *Das physiologische und psychologische Moment in der sprachlichen Formenbildung*, Berlin, 1879 ; Brugman et Delbrück,

En linguistique, comme dans toute science spécifique, il existe essentiellement deux moyens pour se débarrasser de la corvée que constitue l'obligation d'une réflexion philosophique sérieuse, fondée sur des principes et conséquente. Le premier moyen consiste à ériger d'emblée tous les principes en axiomes (académisme éclectique) ; l'autre consiste à écarter tous les principes et à proclamer le fait (*factum*) fondement et critère ultime de tout acte cognitif (positivisme académique). L'effet philosophique des deux procédés pour se débarrasser de la philosophie est le même, puisque, dans le deuxième cas, on peut fourrer, au cours de la recherche, dans le sac marqué « fait » tous les principes possibles et imaginables. Le choix de l'un ou l'autre de ces moyens dépend entièrement du tempérament du chercheur : les éclectiques sont plus laxistes, les positivistes plus exigeants.

On trouve en linguistique de nombreuses productions et même des écoles entières (écoles au sens d'étude scientifico-technique) qui se dispensent de la tâche de se donner une orientation philosophico-linguistique. Mais elles n'entrent pas, bien entendu, dans le cadre de notre exposé. Il y a, enfin, quelques linguistes et philosophes, que nous n'avons pas mentionnés ici, par exemple Otto Dietrich et Anton Marty, et que nous citerons plus loin lors de notre analyse des problèmes de l'interaction linguistique et de la signification.

Nous avons posé en début de chapitre le problème de la mise en évidence et de la délimitation de la langue comme objet spécifique de recherche. Nous avons essayé de découvrir les jalons déjà posés sur la voie de la résolution de ce problème par les tendances de la pensée philosophico-linguistique qui nous ont précédé. En fin de compte, nous nous trouvons en face de deux catégories de jalons posés dans des directions diamétralement opposées. Il s'agit, d'une part, des thèses du subjectivisme individualiste et, d'autre part, des antithèses de l'objectivisme abstrait. Mais qu'est-ce qui s'avère être le véritable

Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen (cinq volumes, 1886). Le programme des néo-grammairiens est exposé dans l'Avant-propos du livre d'Osthoff et Brugmann, *Morphologische Untersuchungen*, Leipzig, 1878.

noyau de la réalité linguistique ? L'acte de parole individuel — l'énonciation — ou le système de la langue ? Et quel est donc le mode d'existence de la réalité linguistique ? Evolution créatrice ininterrompue ou immuabilité de normes identiques à elles-mêmes ?

pas trace d'un système de normes immuables. Au contraire, nous serons confrontés à l'évolution ininterrompue des normes de la langue. D'un point de vue réellement objectif, si nous tentons de percevoir la langue en nous détachant complètement de la perception qu'en aurait un individu donné à un moment donné, la langue se présente comme un courant évolutif ininterrompu. Pour l'observateur placé au-dessus de la langue, le laps de temps dans les limites duquel on peut construire un système synchronique de la langue est une fiction.

Ainsi, *d'un point de vue objectif, le système synchronique ne correspond à aucun moment effectif du processus d'évolution de la langue*. Et, de fait, pour l'historien de la langue qui adopte un point de vue diachronique, le système synchronique n'a pas de réalité et n'a d'autre rôle que celui de jalon reposant sur une convention et servant à enregistrer les déviations qui se produisent à chaque instant, dans la réalité. Le système synchronique de la langue n'existe que du point de vue de la conscience subjective du locuteur appartenant à une communauté linguistique donnée à un moment de l'histoire. Objectivement, ce système n'existe à aucun moment réel de l'histoire. Nous pouvons admettre que, pour César, au moment où il écrivait ses œuvres, la langue latine constituait un système immuable et intangible de normes fixes, mais, pour l'historien de la langue latine, au moment même où écrivait César, il se produisait un processus ininterrompu de changement linguistique — même si l'historien n'est pas en mesure de les enregistrer.

Tout système de normes sociales se trouve dans une position analogue ; il n'existe que par rapport à la conscience subjective des individus appartenant à la collectivité régie par ces normes. Tels sont les systèmes de normes morales, juridiques, esthétiques (il en existe), etc. Bien entendu, ces normes sont variées. Elles diffèrent par le degré de contrainte qu'elles imposent, par l'étendue de leur diapason social, leur degré de réalité sociale, qui est fonction de leur rapport plus ou moins lointain à l'infrastructure, etc. Mais, en tant que normes, elles relèvent de la même catégorie. Elles n'ont d'existence que par rapport à la conscience subjective des individus d'une communauté donnée. Est-ce qu'il s'ensuit que ce rapport

Dans le chapitre précédent, nous nous sommes efforcés de représenter de façon complètement objective les deux orientations de la pensée philosophico-linguistique. Nous devons maintenant les soumettre à une analyse critique en profondeur. Cela fait, nous serons en mesure de répondre à la question posée à la fin du chapitre 4. Commençons par la critique de la seconde orientation, celle de l'objectivisme abstrait.

Avant tout, posons-nous la question suivante : Dans quelle mesure un système de normes immuables, c'est-à-dire un système de langue, tel que le conçoivent les représentants de la seconde orientation est-il conforme à la réalité ? Personne, parmi les représentants de l'objectivisme abstrait, ne confère, bien entendu, un caractère de réalité matérielle éternelle au système linguistique. Ce système s'exprime, il est vrai, par des choses matérielles, les signes, mais, comme système de formes normalisées, sa réalité repose sur sa qualité de norme sociale. Les représentants de cette orientation soulignent constamment, et cela représente l'une de leurs positions fondamentales, que le système linguistique constitue un fait objectif externe à la conscience individuelle et qu'il est indépendant de cette conscience. Et, pourtant, la langue n'est perçue comme système de normes rigides et immuables que par la conscience individuelle et du point de vue de cette conscience.

En réalité, si nous faisons abstraction de la conscience individuelle subjective, s'opposant à la langue comme système de normes imposées, si nous portons un regard véritablement objectif sur la langue, un regard, pour ainsi dire oblique ou plutôt dirigé d'en haut, nous ne trouverons

de la conscience subjective à la langue en tant que système objectif de normes intangibles est privé de toute objectivité ? Non, bien entendu. Correctement compris, ce rapport peut être un fait objectif. Supposons que nous disions : la langue, comme système de normes immuables et intangibles, a une existence objective. Nous ferions là une grosse erreur. En revanche, si nous disons que la langue constitue, par rapport à la conscience individuelle, un système de normes immuables, que tel est le mode d'existence de la langue pour tout membre d'une communauté linguistique donnée, alors nous aurons exprimé une relation parfaitement objective. C'est une autre question de savoir si le fait par lui-même est correctement établi, s'il est bien vrai que la langue se présente pour la conscience du locuteur comme un système de normes immuables et immobiles. Nous laisserons cette question en suspens pour l'instant. Notre but, en tout cas, est d'établir une certaine relation objective.

Quelle est la position des tenants de l'objectivisme abstrait sur ce point ? Est-ce qu'ils affirment que la langue est un système de normes fixes objectives et intangibles ou bien se rendent-ils compte que ce n'est le cas que pour la conscience subjective des locuteurs d'une langue donnée ? Voici quelle réponse on peut apporter à cette question : la plupart des tenants de l'objectivisme abstrait ont tendance à affirmer la réalité et l'objectivité immédiates de la langue comme système de formes normalisées. Chez ces représentants de la seconde orientation, l'objectivisme abstrait devient tout bonnement hypostatique. D'autres représentants de la même orientation (par exemple Meillet) sont plus critiques et se rendent bien compte de la nature abstraite et conventionnelle du système linguistique. Néanmoins, aucun des objectivistes abstraits n'est parvenu à une compréhension claire et précise du fonctionnement intrinsèque de la langue comme système objectif. Ils hésitent dans la plupart des cas entre les deux acceptions du mot « objectif » tel qu'il est appliqué au système linguistique (exprimant qu'on pourrait mettre entre guillemets (exprimant le point de vue de la conscience subjective du locuteur) et celle sans guillemets (objectif au sens propre). Même Saussure procède ainsi. Il ne résout pas la question clairement.

Nous devons maintenant nous demander si la langue existe réellement pour la conscience subjective du locuteur uniquement comme système objectif de formes normalisées et intangibles. L'objectivisme abstrait a-t-il saisi correctement le point de vue de la conscience subjective du locuteur ? Le mode d'existence de la langue dans la conscience langagière subjective est-il bien tel ? A cette question, nous sommes contraint de répondre par la négative. La conscience subjective du locuteur ne se sert pas de la langue comme d'un système de formes normalisées. Un tel système n'est qu'une abstraction, dégagée à grand-peine par des procédures cognitives bien déterminées. Le système linguistique est le produit d'une réflexion sur la langue ; celle-ci ne procède nullement de la conscience du locuteur d'une langue donnée et ne sert pas les buts de la communication pure et simple.

En réalité, le locuteur se sert de la langue pour ses besoins énonciatifs concrets (pour le locuteur, la construction de la langue est orientée vers l'énonciation, vers la parole). Il s'agit, pour lui, d'utiliser les formes normalisées (admettons pour l'instant leur légitimité) dans un contexte concret donné. Pour lui, le centre de gravité de la langue n'est pas situé dans la conformité à la norme de la forme utilisée, mais bien dans la nouvelle signification que celle-ci prend en contexte. Ce qui importe, ce n'est pas l'aspect de la forme linguistique, qui reste immuable dans tous les cas, quels qu'ils soient, où celle-ci est utilisée. Non, pour le locuteur, ce qui importe, c'est ce qui permet à la forme linguistique de figurer dans un contexte donné, ce qui fait d'elle un signe adéquat dans les conditions d'une situation concrète donnée. Pour le locuteur, la forme linguistique n'a pas d'importance en tant que signal stable et toujours égal à lui-même mais en tant que signe toujours changeant et souple. Tel est le point de vue du locuteur.

Mais le locuteur doit également tenir compte du point de vue de l'auditeur et décodeur. Serait-ce là qu'entre en jeu la norme linguistique ? Eh bien, non, il n'en est pas vraiment ainsi. Il est impossible de ramener l'acte de décodage au fait d'identifier une forme linguistique utilisée par le locuteur comme forme familière, connue, comme on identifie, par exemple, un signal auquel on n'est pas encore suffisamment habitué ou une forme d'une langue mal

connue. Non, l'essentiel du problème du décodage ne se ramène certes pas à l'identification de la forme utilisée, mais bien à sa compréhension dans un contexte concret précis, à la compréhension de sa signification dans une énonciation donnée. En bref, il s'agit de percevoir son caractère de nouveauté et non seulement sa conformité à la norme. Autrement dit, le récepteur, appartenant à la même communauté linguistique, considère également la forme linguistique utilisée comme un signe changeant et souple et non comme un signal immuable et toujours égal à lui-même.

Le processus de décodage (compréhension) ne doit en aucun cas être confondu avec le processus d'identification. Ce sont deux processus profondément différents. On décode le signe, on ne fait qu'identifier le signal. Le signal est une unité à contenu immuable, il ne peut rien remplacer, rien refléter ni réfracter ; il constitue simplement un outil technique pour désigner tel ou tel objet (précis et immuable) ou tel ou tel événement, tout aussi précis et immuable¹. Le signal ne saurait relever du domaine de l'idéologie, il relève du monde des objets techniques, des instruments de la production au sens large du terme. Sont plus encore éloignés de l'idéologie les signaux auxquels a affaire la réflexologie. Ces signaux, considérés par rapport à l'organisme qui les éprouve, à qui ils s'adressent, n'ont rien à voir avec les techniques de production. Dans ce cas, ils ne constituent plus des signaux, mais des stimuli d'un genre particulier. Ils ne sont instruments de production que dans les mains humaines de l'expérimentateur. Seuls un malheureux concours de circonstances et les pratiques indéracinables de la réflexion mécaniste ont pu induire certains chercheurs à faire de ces « signaux » la clé, pratiquement, de la compréhension du langage et du psychisme humains (du discours intérieur).

Tant qu'une forme linguistique ne constitue qu'un signal et n'est perçue par l'auditeur que comme telle, elle n'a pas

1. Karl Bühler fait dans son article « Vom Wesen der Syntax », dans *Festschrift für Karl Vossler*, p. 61-69, des distinctions intéressantes et astucieuses entre le signal et ses combinaisons (dans le domaine maritime, par exemple) d'une part et la forme linguistique et ses combinaisons d'autre part, en liaison avec les problèmes de syntaxe.

pour lui de valeur linguistique. La « signalité » pure n'existe pas, même dans les phases initiales de l'apprentissage du langage. Même à ce stade, la forme est orientée par le contexte, elle constitue déjà un signe, bien que la composante de « signalité » et d'identification qui lui est corrélatrice soit réelle. Ainsi, l'élément qui fait de la forme linguistique un signe n'est pas son identité comme signal, mais sa mutabilité spécifique ; de même que ce qui constitue le décodage de la forme linguistique, ce n'est pas le fait d'identifier le signal, mais le fait de comprendre le mot dans son sens particulier, c'est-à-dire de saisir l'orientation qui est donnée au mot par un contexte et une situation précis, une orientation vers l'évolution et non vers l'immobilisme².

Il n'en découle pas que la composante de « signalité » et son corrélat, l'identification, n'existent pas dans la langue. Ils existent bien, mais ne sont pas des constituants de la langue comme telle. La composante de « signalité » est dialectiquement déplacée, englobée par la nouvelle qualité du signe (c'est-à-dire de la langue comme telle). Le signal et l'identification sont dialectiquement extraits, dans la langue maternelle, c'est-à-dire précisément pour les membres d'une communauté linguistique donnée. Dans le processus d'assimilation d'une langue étrangère, la « signalité » et l'identification sont éprouvées, ressenties, ne sont pas encore dominées ; la langue n'est pas encore devenue langue. L'assimilation idéale d'une langue est atteinte lorsque le signal est complètement enfoui sous le signe, et l'identification sous la compréhension³.

2. Nous verrons plus loin que c'est justement la compréhension au sens propre, la compréhension de l'évolution, qui se trouve à la base de la réponse, c'est-à-dire de l'interaction verbale. Il est impossible de délimiter strictement l'acte de compréhension et la réponse. Tout acte de compréhension est une réponse, dans la mesure où il introduit l'objet de la compréhension dans un nouveau contexte, le contexte potentiel de la réponse.

3. Le point de vue que nous avançons se trouve, dans la pratique, et bien qu'il ne soit pas étayé théoriquement, à la base de toutes les méthodes saines d'enseignement des langues vivantes étrangères. Ces méthodes se ramènent en substance à la familiarisation de l'enseignant avec chaque forme de la langue insérée dans un contexte et une situation concrets. Ainsi, on n'introduit un mot nouveau que par l'intermédiaire d'une série de contextes où il figure. Grâce à quoi la composante d'identification du mot normalisé est associée d'emblée et dialectiquement intégrée aux composantes de mutabilité contextuelle,

Ainsi, dans la pratique vivante de la langue, la conscience linguistique du locuteur et de l'auditeur, du décodeur, n'a pas affaire à un système abstrait de formes normalisées, mais au langage au sens de la totalité des contextes possibles de telle ou telle forme. Pour l'individu parlant sa langue maternelle, le mot ne se présente pas comme un mot tiré du dictionnaire, mais comme faisant partie des énonciations les plus variées des locuteurs A, B ou C appartenant à la même communauté linguistique, ainsi que des multiples énonciations de sa propre pratique linguistique. Pour passer de ce mode de perception du mot à celui qui le considère comme une forme fixe faisant partie du système lexical d'une langue donnée — tel qu'on le trouve dans le dictionnaire —, il faut adopter une démarche particulière, spécifique. C'est pourquoi les membres d'une communauté linguistique ne perçoivent normalement jamais le caractère contraignant de normes linguistiques péremptoirs. La forme linguistique ne fait sentir sa signification normative que dans les moments de conflit, moments rarissimes et non caractéristiques de l'usage de la langue (pour l'homme contemporain, il s'agit essentiellement de l'expression écrite). Il faut encore ajouter à cela un concept des plus importants : en fait, la conscience langagière des sujets parlants n'a que faire de la forme de la langue en tant que telle, ni de la langue en elle-même.

En réalité, la forme linguistique, nous venons de le montrer, s'offre toujours aux locuteurs dans le contexte d'énonciations précises, ce qui implique toujours un contexte idéologique précis. Dans la réalité, ce ne sont pas des mots que nous prononçons ou entendons, ce sont des vérités ou des mensonges, des choses bonnes ou mauvaises, importantes ou triviales, agréables ou désagréables, etc. *Le mot est toujours chargé d'un contenu ou d'un sens*

de différence et de nouveauté. Alors que le mot isolé de son contexte, inscrit dans un cahier et appris en correspondance avec sa signification en russe, devient pour ainsi dire signal, devient une chose unique, et, au cours du processus de compréhension, la composante d'identification prend trop de poids. En bref, une méthode saine et correcte d'enseignement pratique exige que la forme ne soit pas assimilée dans le système abstrait de la langue, comme une forme toujours égale à elle-même, mais dans la structure concrète de l'énonciation, comme un signe souple et changeant.

idéologique ou événementiel. C'est ainsi que nous le comprenons et nous ne réagissons qu'aux paroles qui éveillent en nous des résonances idéologiques ou ayant trait à la vie.

Le critère de correction ne s'applique à l'énonciation que dans des situations anormales ou particulières (par exemple, l'étude d'une langue étrangère). Dans des conditions normales, le critère de correction linguistique cède la place au critère purement idéologique : que l'énonciation soit correcte nous importe moins que sa valeur de vérité ou de mensonge, son caractère poétique ou vulgaire, etc.⁴ La langue, dans son usage pratique, est inséparable de son contenu idéologique ou ayant trait à la vie. Pour séparer abstraitement la langue de son contenu idéologique ou expérimentiel, il faut élaborer des procédures particulières non conditionnées par les motivations de la conscience du locuteur.

Si nous érigeons cette séparation abstraite en principe, si nous accordons un statut séparé à la forme linguistique vide d'idéologie, ce que font certains des représentants de la seconde orientation, nous ne trouvons plus que des signaux et non des signes du langage. La séparation de la langue et de son contenu idéologique constitue l'une des erreurs les plus grossières de l'objectivisme abstrait.

Ainsi, pour la conscience des individus qui la parlent, la langue ne se présente absolument pas comme un système de formes normalisées. Le système linguistique tel qu'il est construit par l'objectivisme abstrait n'est pas directement accessible à la conscience du sujet parlant défini par sa pratique vivante de la communication sociale.

En quoi consiste donc ce système ? Il est clair depuis le début que ce système résulte d'une analyse abstraite, qu'il se compose d'éléments isolés abstraitement des unités réelles de la chaîne parlée, des énonciations. Toute procédure abstraite, pour être légitime, doit être justifiée par un but théorique et pratique précis. Une démarche abstraite peut être féconde ou stérile, elle peut être utile pour certains buts et certaines tâches et pas pour d'autres.

4. C'est pourquoi, comme nous verrons, il est impossible de tomber d'accord avec Vossler sur l'existence d'un « goût linguistique » spécifique et déterminé qui ne se confonde pas à chaque instant avec un « goût » idéologique spécifique (artistique, cognitif, éthique, etc.).

Quels sont donc les buts que poursuit l'analyse abstraite de la langue qui débouche sur le système synchronique ? En quoi ce système se révèle-t-il productif et utile ? A la base des méthodes de réflexion linguistique qui débouchent sur une construction de la langue comme système de formes normalisées, on trouve les procédures pratiques et théoriques élaborées pour l'étude des langues *mortes*, qui se sont conservées dans des documents *écrits*. Il faut souligner avec vigueur que cette approche philologique a été déterminante pour la pensée linguistique du monde européen. Cette pensée est née et s'est nourrie des cadavres de ces langues écrites. Presque toutes les catégories essentielles, les approches fondamentales et les pratiques de cette pensée ont été élaborées au cours du processus de résurrection de ces cadavres. Le philologisme se révèle un trait inévitable de toute la linguistique européenne, conditionnée qu'elle est par les destinées historiques qui ont présidé à sa naissance et à son développement. Aussi loin que nous portions nos regards, vers les temps les plus reculés, pour suivre l'évolution des catégories et des méthodes linguistiques, nous trouvons toujours des philologues. Les Alexandrins étaient philologues, de même que les Romains et les Grecs (Aristote en est un exemple typique), et l'Inde en avait aussi.

Nous pouvons affirmer que la linguistique apparaît où et quand sont apparues des exigences philologiques. Les impératifs de la philologie ont engendré la linguistique, l'ont bercée et ont laissé dans ses langes le sifflet de la philologie. Ce sifflet a pour fonction d'éveiller les morts. Mais, pour se rendre maître de la parole vivante, avec son évolution ininterrompue, ce sifflet manque de puissance sonore.

L'accadémicien Nicolas Marr souligne très justement cette essence philologique de la pensée linguistique indo-européenne.

« La linguistique indo-européenne, disposant d'un objet de recherche déjà constitué et formalisé depuis longtemps, à savoir les langues indo-européennes des époques historiques, et, qui plus est, tirant toutes ses conclusions des formes figées de langues écrites, parmi lesquelles les langues mortes sont les plus favorisées, a été, de toute évidence, incapable de décrire le processus

d'apparition du langage en général et l'origine des différentes formes qu'il prend⁵. »

Ou bien encore :

« Ce qui crée les plus grands obstacles [pour l'étude du langage primitif], ce n'est pas la difficulté des recherches en elle-même ou bien l'insuffisance du corpus de données, c'est notre mode de pensée scientifique, forgé par une vision du monde traditionnellement philologique ou culturo-historique ; cette pensée n'a pas été nourrie d'une conception ethno-linguistique de la parole vivante, de ses débordements créateurs irrépressibles⁶. »

Ces paroles de N. Marr nous paraissent justes, non seulement pour ce qui est des études indo-européennes, qui ont donné le ton à la linguistique contemporaine, mais également pour toute la linguistique, telle que nous la connaissons par l'histoire. Oui, la linguistique est partout l'enfant de la philologie. Soumise aux impératifs de la philologie, elle s'est toujours appuyée sur des énonciations constituant des monologues fermés, par exemple des inscriptions sur des monuments anciens, comme s'il s'agissait de la réalité la plus immédiate. C'est en travaillant sur des monologues morts, ou plutôt sur des corpus d'énonciations de ce type, ayant pour unique point commun l'usage de la même langue, que la linguistique a élaboré ses méthodes et ses catégories.

Et pourtant l'énonciation-monologue est déjà en elle-même une abstraction, une abstraction qui, à vrai dire, va de soi. Toute énonciation-monologue, même s'il s'agit d'une inscription sur un monument, constitue un élément inaliénable de la communication verbale. Toute énonciation, même sous forme écrite figée, est une réponse à quelque chose et est construite comme telle. Elle n'est qu'un maillon de la chaîne des actes de parole. Toute inscription prolonge celles qui l'ont précédée, engage une polémique avec elles, s'attend à des réactions actives de compréhension, anticipe sur celles-ci, etc. Toute inscription constitue

5. N. Marr, *Po etapan isjetičeskoj teorii (Les étapes de la théorie iaphétique)*, 1926, p. 269.
6. *Ibid.*, p. 94-95.

une partie inaliénable de la science ou de la littérature ou de la vie politique. Une inscription, comme toute énonciation-monologue, est prévue pour être comprise, elle est orientée vers une lecture dans le contexte de la vie scientifique ou de la réalité littéraire du moment, c'est-à-dire dans le cadre de l'évolution de la sphère idéologique dont elle est partie intégrante.

Le philologue-linguiste l'arrache à cette sphère réelle, l'appréhende comme un tout isolé, qui se suffit à lui-même, et ne lui applique pas une compréhension idéologique active, mais au contraire une compréhension totalement passive, ne comportant pas l'amorce d'une réponse, alors qu'une compréhension véritable en impliquerait une. Cette inscription isolée, le philologue se contente de la comparer, en tant que document linguistique, à d'autres inscriptions, dans le cadre général d'une langue donnée.

C'est au cours d'un tel processus de comparaison et d'éclairage mutuel des énonciations d'une langue donnée que les méthodes et les catégories de la pensée linguistique se sont constituées. Une langue morte se présente de toute évidence comme une langue étrangère pour le linguiste qui l'étudie. C'est pourquoi il est impossible d'affirmer que le système des catégories linguistiques constitue le produit de la réflexion épistémologique du locuteur d'une langue donnée. Il ne s'agit pas d'une réflexion sur la perception de la langue maternelle, non, c'est plutôt la réflexion d'une conscience qui lutte pour se frayer un chemin dans le monde mystérieux d'une langue étrangère.

La compréhension inévitablement passive du philologue-linguiste se projette sur l'inscription elle-même, sur l'objet de l'étude linguistique, comme si cette inscription avait été prévue dès l'origine pour être appréhendée de cette manière, comme si elle avait été écrite pour les philologues. Il en résulte une théorie complètement fautive de la compréhension, laquelle est non seulement le fondement des méthodes d'interprétation linguistique des textes, mais également de toute la sémasiologie européenne. Tout l'enseignement portant sur le sens et le thème du mot est empreint de cette conception fautive de la compréhension comme acte passif, une compréhension du mot qui exclut par avance et par principe toute réplique.

Nous verrons plus loin que ce type de compréhension

qui exclut par avance toute réplique n'a rien à voir avec la compréhension du langage. La compréhension de ce dernier se confond avec une prise de position active vis-à-vis de ce qui est dit et compris. La compréhension passive se caractérise justement par une perception nette de la composante normative du signe linguistique, c'est-à-dire sa perception comme objet-signal ; corrélativement, l'identification prend le pas sur la compréhension.

Ainsi, c'est la langue *morte-écrite-étrangère* qui sert de base à la conception de la langue issue de la réflexion linguistique. L'énonciation *isolée-fixée-monologuée*, coupée de son contexte langagier et réel, à laquelle s'oppose, non une réponse potentielle active mais la compréhension passive du philologue, tels sont les données ultimes et le point de départ de la réflexion linguistique.

La réflexion linguistique, née au cours du processus d'acquisition d'une langue étrangère dans un but de recherche, a servi encore d'autres buts, non plus de recherche mais d'enseignement ; il ne s'agit plus de déchiffrer une langue, mais, une fois déchiffrée, de l'enseigner. Les inscriptions tirées de documents heuristiques se transforment en échantillons scolaires, en classiques de la langue.

Le second problème fondamental de la linguistique : créer l'outil indispensable à l'acquisition de la langue déchiffrée, codifier cette langue dans le but de l'adapter aux besoins de la transmission scolaire, a marqué lourdement de son sceau la pensée linguistique. La *phonétique*, la *grammaire*, le *lexique*, ces trois divisions du système de la langue, les trois centres organisateurs des catégories linguistiques, se sont formés en fonction des deux tâches assignées à la linguistique : l'une *heuristique* et l'autre *pédagogique*.

Qu'est-ce qu'un philologue ? Quelles que soient les différences profondes, d'ordre culturel et historique, qui séparent les prêtres hindous des savants linguistes contemporains, le philologue reste toujours et partout le devin qui s'efforce de pénétrer le « mystère » de lettres et de mots étrangers et le maître qui transmet ce qu'il a décrypté ou hérité de la tradition. Les prêtres ont été, toujours et partout, les premiers philologues et les premiers linguistes. L'histoire ne connaît pas un seul peuple dont les écritures

sacrées ou les traditions n'aient pas été rédigées dans une certaine mesure dans une langue étrangère et incompréhensible pour le profane. Percer le mystère des écritures saintes, telle a justement été la tâche des prêtres-philologues.

C'est sur ce terrain également que s'est développée la philosophie du langage depuis les temps les plus reculés : l'enseignement védique du mot, l'enseignement du *logos* chez les penseurs grecs les plus anciens et la philosophie biblique du mot.

Pour comprendre ces *philosophèmes*, il convient de ne pas perdre de vue le fait qu'il s'agit de philosophèmes de mots *étrangers*. Prenons un peuple ne disposant que de sa langue maternelle, pour qui le mot ne peut être que celui de la langue maternelle, qui n'est pas exposé au mot étranger, cryptique, un tel peuple n'aurait jamais créé de tels philosophèmes⁷. Il y a là un trait stupéfiant : depuis l'antiquité la plus reculée et jusqu'à nos jours la philosophie du mot et la réflexion linguistique se fondent spécifiquement sur l'appréhension du mot étranger et sur les problèmes que pose à la conscience la langue étrangère, à savoir le décryptage et l'enseignement de ses résultats. Le prêtre védique et le linguiste-philologue contemporain sont fascinés et subjugués dans leur réflexion sur le langage par un seul et même phénomène : celui du mot étranger *cryptique*.

Le mot de la langue *maternelle* est perçu tout à fait différemment, avec plus de précision ; il n'est pas habituellement perçu comme étant chargé de toutes les catégories qu'il a engendrées dans la réflexion linguistique et qu'il engendrait autrefois dans la réflexion philosophico-religieuse des Anciens. Le mot de la langue maternelle est perçu comme un frère, comme un vêtement familier, mieux encore, comme l'atmosphère habituelle dans laquelle nous vivons et respirons. Il ne présente pas de mystère. Ce pourrait être le cas dans la bouche d'un étranger, dou-

7. Dans la religion védique, le mot sacré, dans l'usage qu'en fait l'initié, le serviteur consacré, le prêtre, devient maître de l'Etre, des dieux et des hommes. Le prêtre omniscient se définit ici comme celui qui dispose du mot, et c'est en cela que réside son pouvoir. On trouve cet enseignement dans les *Védas*. Quant au philosophème du *logos* en Grèce ancienne et à l'enseignement du *logos* à Alexandrie, ils sont universellement connus.

blement étranger par sa position hiérarchique, s'il s'agit, par exemple, d'un chef ou d'un prêtre, mais, dans ce cas, le mot change de nature, il se transforme extérieurement ou se détache de son usage quotidien (il devient tabou dans la vie courante ou bien s'archaïse), cela à condition que le mot en question ne soit pas, à l'origine, un mot étranger dans la bouche du chef-envahisseur. C'est dans ces conditions seulement que naît le « MOT » : *incipit philosophia, incipit philologia*.

Le fait que la linguistique et la philosophie soient orientées vers le mot étranger n'est pas le produit du hasard ou d'un choix arbitraire de la part de ces deux sciences. Non, cette orientation reflète l'immense rôle historique qu'a joué le mot étranger dans le processus de formation de toutes les civilisations de l'histoire. Ce rôle a été dévolu au mot étranger dans toutes les sphères de la création idéologique sans exception, depuis la structure socio-politique jusqu'au code des bonnes manières. C'est bien le mot étranger qui a été le véhicule de la civilisation, de la culture, de la religion, de l'organisation politique (les Sumériens vis-à-vis des Sémites babyloniens ; les Japhétiques vis-à-vis des Hellènes ; Rome, le christianisme vis-à-vis des peuples barbares ; Byzance, les « Varègues » et les tribus slaves du sud vis-à-vis des Slaves de l'Est, etc.). Ce rôle organisateur grandiose du mot étranger, ce mot qui charrie avec lui des forces et des structures étrangères, ce mot que parfois un jeune peuple envahisseur a trouvé sur le territoire occupé par lui d'une culture ancienne et puissante (cette dernière asservit alors, pour ainsi dire depuis sa tombe, la conscience idéologique du peuple envahisseur) a eu pour résultat le fait que, dans la conscience historique des peuples, le mot étranger s'est fondu avec l'idée du *pouvoir*, l'idée de la *force*, l'idée de *sainteté*, l'idée de la *vérité*, et a obligé la réflexion linguistique à s'orienter de façon privilégiée vers son étude.

Et pourtant la philosophie du langage et la linguistique n'ont pas encore pris conscience aujourd'hui de l'immense rôle idéologique joué par le mot étranger. La linguistique continue à lui être assujettie. Nous avons là, pour ainsi dire, la dernière vague apportée par le flot jadis créateur et vivant de la parole étrangère, la dernière péripétie de sa carrière dictatoriale et génératrice de culture.

C'est pourquoi la linguistique, étant elle-même le produit du mot étranger, est encore très loin de comprendre correctement le rôle de celui-ci dans l'histoire de la langue et de la conscience linguistique. Au contraire, les études indo-européennes ont abouti à l'élaboration de catégories d'analyse de l'histoire de la langue qui excluent complètement toute appréciation correcte du rôle du mot étranger. Et pourtant, nous l'avons vu, ce rôle est immense.

L'idée du croisement de langues (de l'interférence linguistique) comme facteur essentiel de l'évolution des langues, a été mise en avant avec toute la clarté voulue par Nicolas Marr. Il a également reconnu ce facteur comme essentiel à la résolution du problème de l'origine du langage.

« L'interférence en général », écrit-il « comme facteur provoquant l'apparition de formes et de types linguistiques différents, est la source de la formation d'aspects nouveaux ; cela s'observe et s'étudie dans toutes les langues japhétiques, et c'est là une des plus grandes réussites de la linguistique japhétique. (...) C'est un fait qu'il n'existe pas de langue onomatopéique primitive, commune à tous les peuples et, comme on le verra, elle n'a jamais existé ni pu exister. La langue est une création de la société, née de l'intercommunication entre les peuples, provoquée par des impératifs économiques ; la langue constitue un sous-produit de la communication sociale, qui implique toujours des populations nom-breuses⁸. »

Dans son article intitulé « De l'origine du langage », il dit :

« ... En un mot, la conception qu'a de telle ou telle langue la soi-disant culture nationale, comme langue maternelle de masse de toute la population, est anti-scientifique et irréaliste. Pour l'instant, l'idée d'une langue nationale commune à toutes les castes, à toutes les classes, est une fiction. Mieux encore : de même que la stratification de la société au cours des premières étapes du développement procède des tribus, c'est-à-dire en fait

8. N. Marr, *Po etapam jafeticeskoj teorij* (Les étapes de la théorie japhétique), p. 268.

de conceptions tribales — celles-ci n'étant pas simples pour autant — par voie de croisement, de même, les langues tribales concrètes et, *a fortiori*, les langues nationales, présentent des types de langue croisés, ces croisements étant constitués d'éléments simples dont l'association est à la base de toute langue. L'analyse paléontologique du langage humain ne va pas plus loin que la mise en évidence de ces éléments issus des tribus, mais la théorie japhétique y mène de façon directe et décidée, en sorte que la question de l'origine du langage sa ramène à celle de l'apparition de ces éléments, qui ne sont autres que les dénominations tribales⁹. »

Les problèmes de la signification du mot et de l'origine du langage sortent du cadre de notre recherche. Nous n'examinerons pas ici la théorie du mot étranger chez les Anciens¹⁰ et nous nous contenterons d'esquisser les catégories issues de l'étude du mot étranger qui ont servi de base à l'objectivisme abstrait ; nous résumerons ainsi l'exposé qui précède et le compléterons par une série de points substantiels¹¹ :

1. Dans les formes linguistiques, la composante *normative* et *stable* prévaut sur le caractère *changeant*.
2. L'*abstrait* prévaut sur le *concret*.
3. Le *système* abstrait prévaut sur la *vérité historique*.
4. Les formes des *éléments* prévalent sur celles de l'*ensemble*.
5. La *substantiation* de l'élément linguistique isolé remplace la *dynamique* de la parole.

9. *Ibid.*, p. 315-316.

10. Ainsi, la perception du caractère magique du mot chez les premiers hommes est fortement marquée par le mot étranger. Nous avons en vue ici la totalité des phénomènes concomitants.

11. Il ne faut pas oublier que l'objectivisme abstrait sous sa forme rénovée reflète la position du mot étranger au stade où il a perdu dans une large mesure, son caractère autoritaire et ses forces créatrices. De plus, la spécificité de l'appréhension du mot étranger est atténuée dans l'objectivisme abstrait du fait que toutes les catégories fondamentales issues de la réflexion de cette école ont été étendues aux langues vivantes et maternelles. En effet, la linguistique étudie les langues vivantes comme si elles étaient mortes et la langue maternelle comme si elle était étrangère. C'est pourquoi le système construit par l'objectivisme abstrait diffère des philosophèmes du mot étranger élaborés par les Anciens.

6. *Univocité* du mot plutôt que *polyémie* et *pluri-accennuation vivantes*.

7. Représentation du langage comme un *produit fini*, se transmettant de génération en génération.

8. Incapacité de comprendre la langue *de l'intérieur*.

Arrêtons-nous brièvement sur chacune de ces particularités de la réflexion sur le mot étranger.

La première se passe d'explication. Nous avons déjà montré que la compréhension qu'a l'individu de sa langue n'est pas orientée vers l'identification des éléments normalisés du discours, mais vers l'appréciation de leur nouvelle qualité contextuelle. La construction d'un système de formes soumises à une norme est une étape indispensable et importante dans le processus de déchiffrement et de transmission d'une langue étrangère.

Le deuxième point va également de soi si l'on se réfère à ce que nous avons déjà exposé. L'énonciation-monologue finie constitue, en fait, une abstraction. La concrétisation du mot n'est possible que par l'inclusion de ce mot dans le contexte historique réel de sa réalisation primitive. Dans l'énonciation-monologue isolée, les fils qui relient le mot à toute l'évolution historique concrète ont été coupés.

Troisième point, le formalisme et le systématisme constituent les traits typiques de toute réflexion s'exerçant sur un objet tout prêt, pour ainsi dire figé. Cette dernière particularité se manifeste de différentes façons. Il est caractéristique qu'habituellement, sinon toujours, c'est la pensée d'autrui qui est systématisée. Les créateurs — initiateurs de nouveaux courants idéologiques — n'éprouvent jamais le besoin de formaliser ceux-ci systématiquement. La systématisme commence dès lors qu'on se sent sous la domination d'une pensée autoritaire reçue telle quelle. Il faut que se termine l'époque de créativité ; c'est alors seulement que commence la systématisme-formalisation ; c'est l'affaire des héritiers et des épigones dominés par la parole d'autrui qui a cessé de résonner. L'orientation du courant en évolution ne peut jamais être formaliste et systématisme. C'est pourquoi la réflexion grammaticale formaliste et systématisme s'est développée dans toute sa plénitude et toute sa vigueur sur le terrain des langues mortes, et, qui plus est, seulement

dans les cas où ces langues ont perdu jusqu'à un certain point leur emprise et leur caractère autoritaire sacré. La réflexion grammaticale à caractère formaliste-systématique a été contrainte inévitablement d'adopter à l'égard des langues vivantes une position conservatrice et académique, c'est-à-dire de traiter la langue vivante comme si elle était achevée, ce qui implique une attitude hostile vis-à-vis de toutes les innovations linguistiques. La réflexion linguistique à caractère formaliste-systématique est incompatible avec une approche historique et vivante de la langue. Du point de vue du système, l'histoire se présente toujours comme une série de destructions dues au hasard.

Quatrièmement, la linguistique, nous l'avons vu, est orientée vers l'étude de l'énonciation-monologue isolée. On étudie des documents historiques vis-à-vis desquels le philologue adopte une attitude de compréhension passive. Ainsi, tout le travail se déroule dans les limites d'une énonciation donnée. Les limites elles-mêmes de l'énonciation en tant que tout ne sont guère perçues. Le travail de recherche se ramène à l'étude des liens immuables à l'intérieur du territoire de l'énonciation. Tous les problèmes de ce qu'on pourrait appeler la « politique extérieure » de l'énonciation demeurent en dehors du champ de l'observation. Par conséquent, toutes les relations qui sortent des limites de l'énonciation-monologue constituent un tout. Il va de soi que ce tout lui-même, ainsi que ses formes, restent également en dehors du champ de la réflexion linguistique. Et, de fait, celle-ci ne s'aventure guère au-delà des éléments constitutifs de l'énonciation-monologue. Sa portée maximale est celle de la phrase complexe (la période). La construction de l'énonciation complète, la linguistique en laisse la responsabilité à d'autres disciplines : la rhétorique et la poétique. Elle-même est incapable d'aborder les formes de composition du tout. C'est pourquoi il n'y a d'une manière générale aucun lien ni aucune transition progressive entre les formes des éléments constituant l'énonciation et les formes du tout dans lequel celle-ci s'insère. Il y a un fossé entre la syntaxe et les problèmes de la composition du discours. Cela est tout à fait inévitable, car les formes de l'énonciation constituant un tout ne peuvent être perçues et comprises qu'en liaison avec les autres énonciations complètes

dans le cadre d'une sphère idéologique unique. Ainsi, les formes de l'énonciation artistique, de l'œuvre littéraire, ne peuvent être appréhendées que dans l'unicité de la vie littéraire en liaison permanente avec les autres formes littéraires. Si l'on enferme l'œuvre littéraire dans l'unicité de la langue comme système, si on l'étudie comme un document linguistique, on ruine l'approche de ses formes dans le cadre global de la littérature. Il y a un abîme entre les deux approches : celle qui réfère l'œuvre au système linguistique et celle qui la réfère à l'unicité concrète de la vie littéraire. Cet abîme est impossible à franchir sur la base de l'objectivisme abstrait.

Cinquièrement, la forme linguistique ne constitue qu'un élément isolé abstraitement du tout dynamique de la parole, de l'énonciation. Bien entendu, cette démarche abstraite se révèle légitime lorsqu'elle sert des objectifs linguistiques déterminés. Cependant, l'objectivisme abstrait dote la forme linguistique d'une substance propre, en fait un élément réellement isolable, capable d'assumer une existence historique séparée, indépendante. Cela se comprend parfaitement, puisqu'on nie au système, en tant que tout, le droit au développement historique. L'énonciation en tant que tout n'existe pas pour la linguistique. En conséquence, il ne subsiste que les éléments du système, c'est-à-dire les formes linguistiques isolées. Elles seules peuvent soutenir le choc de l'histoire.

De cette façon, l'histoire de la langue devient l'histoire de formes linguistiques séparées (phonétiques, morphologiques et autres), se développant au mépris du système dans son ensemble, et en dehors de toute référence à l'énonciation concrète¹². Vossler dit très justement, à propos de l'histoire de la langue telle que la conçoit l'objectivisme abstrait :

« On peut comparer grossièrement l'histoire de la langue, telle que nous la montre la grammaire historique, à l'histoire du costume ; cette dernière n'est pas un reflet de la conception de la mode ou du goût d'une époque ; elle nous fournit des listes ordonnées chronologiquement et géographiquement de boutons, d'épingles, de chapeaux

12. L'énonciation ne constitue que le milieu indifférent où s'opère le changement des formes de la langue.

et de rubans. En grammaire historique, ces boutons et rubans s'appellent, par exemple, /e/ ouvert ou fermé, /t/ sourd ou /d/ sonore, etc.¹³ »

Sixième point. Le sens du mot est entièrement déterminé par son contexte. En fait, autant de contextes, autant de significations possibles¹⁴. Néanmoins, le mot ne cesse pas pour autant d'être un. Il ne se désagrège pas en autant de mots qu'il existe de contextes où il peut s'insérer. Bien entendu, cette unicité du mot n'est pas seulement assurée par l'unicité de sa composition phonétique, il y a aussi une unicité inhérente à toutes ses significations. Comment concilier la polysémie du mot érigée en principe et son unicité ? C'est ainsi que nous pouvons formuler, grossièrement et de façon élémentaire, le problème fondamental de la sémantique. Ce problème ne peut être résolu que par la dialectique. Quels procédés emploie l'objectivisme abstrait ? Il met l'accent sur la composante d'unicité du mot au détriment de la pluralité de ses significations. Cette pluralité est perçue comme analogue à des harmoniques occasionnelles d'un seul et même signifié stable et ferme. L'attitude du linguiste est diamétralement opposée à l'attitude de compréhension vivante qui caractérise les sujets parlants engagés dans un processus de communication verbale. Lorsqu'il aligne les contextes possibles d'un mot donné, le philologue-linguiste met l'accent sur le facteur de conformité à la norme ; ce qui l'intéresse, c'est d'extraire de ces contextes mis côte à côte une détermination hors contexte, afin de pouvoir enfermer le mot dans un dictionnaire. Ce processus d'isolement du mot, de stabilisation de sa signification hors contexte, se renforce encore par la juxtaposition des langues, c'est-à-dire par la recherche du mot parallèle dans une autre langue. La recherche linguistique construit la signification à partir du point de convergence d'au moins deux langues. Ce travail du linguiste se complique encore du fait qu'il crée la fiction d'un découpage unique de la réalité, reflété dans la langue. C'est l'objet unique, toujours égal à lui-même, qui assure l'unicité du

13. Cf. l'article de Vossler déjà cité « Grammaire et histoire de la langue », p. 170.

14. Nous ne nous occuperons pas pour l'instant de distinguer la signification et le thème. Ce sera l'objet du chapitre 7.

sens. La fiction du mot qui décalque la réalité contribue encore plus à geler sa signification. L'association dialectique de l'unicité et de la pluralité devient impossible sur cette base.

Nous citerons encore une autre erreur grossière de l'objectivisme abstrait : dans l'esprit de ses représentants, les différents contextes où apparaît un mot quelconque sont disposés sur un seul et même niveau. Ces contextes donnent naissance à une série d'énonciations fermées qui s'autocensurent et vont toutes dans la même direction. Dans la réalité, c'est loin d'être le cas : les contextes possibles d'un seul et même mot sont souvent en opposition. Les répliques d'un dialogue en constituent un cas classique. Ici, un seul et même mot figure dans deux contextes en lutte l'un contre l'autre. Il est vrai que le dialogue constitue un cas particulièrement évident et ostentatoire de contextes orientés différemment. On peut dire, cependant, que toute énonciation réelle, quelle qu'en soit la forme, contient toujours, de façon plus ou moins nette, l'indication de l'accord avec quelque chose ou du refus de quelque chose. Les contextes ne sont pas simplement juxtaposés, comme s'ils étaient indifférents les uns aux autres, mais ils se trouvent dans une situation d'interaction et de lutte tendue et ininterrompue. Le déplacement de l'accent de valeur du mot d'un contexte à l'autre est totalement ignoré par la linguistique et ne trouve aucun écho dans l'enseignement sur l'unicité de la signification. Bien que les accents de valeur soient privés de substance, c'est la pluralité d'accents du mot qui rend celui-ci vivant. Le problème de la pluri-accoutation doit être lié étroitement à celui de la polysémie. C'est seulement ainsi que les deux problèmes pourront être résolus. Or, ce lien est absolument impossible à établir sur la base de l'objectivisme abstrait, étant donné ses principes. La linguistique se débarrasse des accents de valeur en même temps que de l'énonciation (la parole ¹⁵).

Septièmement, selon l'enseignement de l'objectivisme abstrait, la langue, en tant que produit fini se transmet de génération en génération. Bien entendu, les représentants de la seconde orientation considèrent cette transmis-

15. Les positions exprimées ici seront étayées dans le chapitre 7.

sion de la langue telle un objet, par héritage, sous un angle métaphysique ; mais, cette assimilation ne constitue pas seulement chez eux une métaphore. En donnant corps au système de la langue et en traitant les langues vivantes comme si elles étaient mortes et étrangères, l'objectivisme abstrait coupe la langue du courant de la communication verbale. Ce courant va de l'avant de façon continue, alors que la langue, telle un ballon, rebondit de génération en génération. Et, pourtant, la langue avance en même temps que ce courant et en est inséparable. En fait, la langue ne se transmet pas, elle dure et perdure sous la forme d'un processus d'évolution ininterrompu. Les individus ne reçoivent pas en partage une langue prête à l'usage, ils prennent place dans le courant de communication verbale, ou, plus exactement, leur conscience ne sort des limbes et ne s'éveille que grâce à son immersion dans ce courant. C'est seulement au cours du processus d'acquisition d'une langue étrangère que la conscience constituée — grâce à la langue maternelle — se trouve en présence d'une langue toute faite, qu'il ne lui reste plus qu'à assimiler. La langue maternelle n'est pas acquise par les individus, c'est en elle et par elle qu'a lieu leur premier éveil ¹⁶.

Huitième point. L'objectivisme abstrait, nous l'avons vu, ne sait pas lier l'existence de la langue dans le cadre abstrait de la synchronie avec son évolution. En tant que système de formes soumises à des normes, la langue existe pour la conscience du locuteur ; en tant que processus d'évolution, elle n'a d'existence que pour l'historien. Ce qui exclut la possibilité d'associer activement la conscience du locuteur au processus d'évolution historique. La conjonction dialectique de la nécessité et de la liberté, plus, si j'ose dire, la responsabilité en matière de langue, devient alors impossible. C'est le règne d'une conception purement mécaniste de la nécessité dans le domaine de la langue. Il ne fait aucun doute que ce trait de l'objectivisme abstrait est lié à l'orientation irresponsable de cette école vers les langues mortes.

16. Le processus d'assimilation de la langue maternelle par l'enfant est un processus d'intégration progressive de l'enfant dans la communication verbale. Au fur et à mesure de cette intégration, sa conscience se forme et reçoit son contenu.

Il nous reste à tirer les conclusions de notre analyse critique de l'objectivisme abstrait. Le problème que nous avons posé au début du quatrième chapitre, celui de la réalité des phénomènes linguistiques comme objet d'étude spécifique et unique, se trouve incorrectement résolu. La langue, comme système de formes renvoyant à une norme, n'est qu'une abstraction, qui ne peut être démontrée sur le plan théorique et pratique que sous l'angle du décriptage d'une langue morte et de l'enseignement de celle-ci. Ce système ne peut servir de base à la compréhension et à l'explication des faits de langue dans leur vie et leur évolution. Au contraire, il nous éloigne de la réalité évolutive et vivante de la langue et de ses fonctions sociales, quoique les partisans de l'objectivisme abstrait aient des prétentions à la signification sociologique de leur point de vue. A la base des fondements théoriques de l'objectivisme abstrait, nous retrouvons les prémisses d'une vision du monde rationaliste et mécaniste, qui sont moins que tous autres favorables à une conception correcte de l'histoire ; or, la langue est un phénomène purement historique.

Serait-ce que les principes fondamentaux de la première orientation, celle du subjectivisme individualiste, sont les bons ? Peut-être est-ce bien lui qui a réussi à toucher du doigt la véritable nature du langage ? Ou la vérité se trouve-t-elle à mi-chemin, constituant un compromis entre la première et la deuxième orientation, entre les thèses du subjectivisme individualiste et les antithèses de l'objectivisme abstrait ?

Nous supposons qu'ici comme partout la vérité ne se trouve pas exactement dans le juste milieu, dans un compromis entre la thèse et l'antithèse ; la vérité se trouve au-delà, plus loin, elle manifeste un refus égal de la thèse comme de l'antithèse, et constitue une synthèse dialectique. Les thèses de la première orientation, nous le verrons dans le chapitre suivant, ne soutiennent pas mieux la critique que celles de la seconde.

Nous désirons maintenant attirer l'attention sur ce qui suit : l'objectivisme abstrait, considérant que seul le système linguistique peut rendre compte des faits de langue, a repoussé l'énonciation, l'acte de parole, comme étant individuel. C'est là, nous l'avons dit, que se trouve le *proton pseudos*, le « premier mensonge », de l'objecti-

visme abstrait. Le subjectivisme individualiste, au contraire, ne prend en compte que la parole. Mais lui aussi considère l'acte de parole comme individuel et c'est pour cela qu'il s'efforce de l'expliquer par les conditions de la vie psychique individuelle du sujet parlant. C'est là son *proton pseudos* à lui.

En réalité, l'acte de parole, ou, plus exactement son produit, l'énonciation, ne peut nullement être considéré comme individuel au sens étroit de ce terme ; il ne peut être expliqué par référence aux conditions psychophysiologiques du sujet parlant. *L'énonciation est de nature sociale*. Cette thèse, il nous appartient de l'étayer dans le prochain chapitre.

lologue à la compréhension passive, mais du point de vue du locuteur lui-même, exprimant sa propre pensée, en quelque sorte de l'intérieur.

Comment se présente l'énonciation-monologue du point de vue du subjectivisme individualiste ? Nous avons vu qu'elle se présente comme un acte purement individuel, comme une expression de la conscience individuelle, de ses visées, de ses intentions, de ses impulsions créatrices, de ses goûts, etc. La catégorie de l'expression est cette catégorie générale, de rang supérieur, qui englobe l'acte de parole, l'énonciation.

Mais qu'est-ce donc que l'expression ? En voici la définition la plus simple et la plus grossière : tout chose qui, s'étant formée et déterminée d'une façon ou d'une autre dans le psychisme de l'individu, s'extériorise objectivement pour autrui à l'aide de l'un ou l'autre code de signes extérieurs.

L'expression comporte donc deux facettes : le contenu (intérieur) et son *objectivation extérieure* pour autrui (ou bien encore pour soi-même). Toute théorie de l'expression, quels que soient le raffinement et la complexité des formes qu'elle peut prendre, doit tenir compte, inévitablement, de ces deux facettes : tout l'acte expressif se joue entre elles. Par conséquent, la théorie de l'expression doit admettre que le contenu à exprimer peut se constituer et exister en dehors de l'expression, qu'il commence à exister sous une forme donnée, pour passer ensuite à une autre forme. Car, s'il en allait autrement, si le contenu à exprimer existait dès l'origine sous la forme de l'expression, s'il y avait entre le contenu et l'expression un passage quantitatif (au sens d'un éclaircissement, d'une différenciation, etc.), alors tout la théorie de l'expression s'effondrerait. La théorie de l'expression suppose inévitablement un certain dualisme entre ce qui est intérieur et ce qui est extérieur, avec une primauté certaine du contenu intérieur, étant donné que tout acte d'objectivation (expression) procède de l'intérieur vers l'extérieur. Ses sources sont intérieures. Ce n'est pas un hasard si la théorie du subjectivisme individualiste, comme toutes les théories de l'expression, n'a pu se développer que sur un terrain idéaliste et spiritualiste. Tout ce qui est essentiel est intérieur, ce qui est extérieur ne devient essentiel qu'au titre de récep-

La seconde orientation de la pensée philosophico-linguistique, est liée, nous l'avons vu, au rationalisme et au néo-classicisme. La première orientation, celle du subjectivisme individualiste, est liée au *romantisme*. Le romantisme fut, dans une large mesure, une réaction contre le mot étranger et la domination qu'il exerce sur les catégories de pensée. Le romantisme a été très nettement une réaction contre la dernière récidive du mot étranger pour exercer sa domination culturelle : contre les époques de la Renaissance et du classicisme. Les romantiques ont été les premiers philologues de la langue maternelle, les premiers à tenter de réorganiser totalement la réflexion linguistique sur la base de l'activité mentale en langue maternelle, prise comme médium du développement de la conscience et de la pensée. Il est vrai que les romantiques n'en sont pas moins restés des philologues au sens étroit du terme. L'effort de révolutionner la réflexion sur la langue, qui s'était formée tout au long des siècles et était toujours demeurée conservatrice, était, bien entendu, au-dessus de leurs forces. Néanmoins, de nouvelles catégories furent introduites dans la réflexion linguistique, qui donnèrent ensuite naissance aux particularités spécifiques de la première orientation. Il est caractéristique que les représentants du subjectivisme individualiste, qui sont spécialistes de langues modernes, sont encore aujourd'hui principalement des romanistes (Vossler, Leo Spitzer, Lorck et al.).

Cependant, le subjectivisme individualiste s'appuie également sur l'énonciation-monologue comme point de départ de sa réflexion sur la langue. Il est vrai que ses représentants ont abordé la langue, non du point de vue du phi-

tacle du contenu intérieur, de moyen d'expression de l'esprit.

Il est vrai qu'en s'extériorisant le contenu intérieur change d'aspect, puisqu'il est contraint de s'approprier le matériau extérieur, lequel dispose de ses propres règles, qui sont étrangères à la pensée intérieure. Au cours du processus de maîtrise du matériau, de sa soumission, de sa transformation en médium obéissant de l'expression, le contenu de l'activité mentale à exprimer change de nature et se trouve acculé au compromis. C'est pourquoi l'idéalisme, qui a donné naissance à toutes les théories de l'expression, a engendré également des théories rejetant complètement l'expression, considérée comme déformation de la pureté de la pensée intérieure¹. En tout cas, toutes les forces créatrices et organisatrices de l'expression sont bien à l'intérieur. Ce qui est extérieur ne constitue que le matériau passif de ce qui est à l'intérieur. Pour l'essentiel, l'expression se construit à l'intérieur ; son extériorisation n'en constitue que la traduction. Il en résulte que la compréhension, le commentaire et l'explication du fait idéologique doivent être dirigés vers l'intérieur, c'est-à-dire aller en sens inverse de l'expression : procédant de l'objectivation extérieure ; l'explication doit s'infiltrer vers ses racines formatrices internes. Telle est la conception de l'expression dans le subjectivisme individualiste.

La théorie de l'expression qui sert de fondement à la première orientation de la pensée philosophico-linguistique est radicalement fautive. L'activité mentale — le contenu à exprimer et son objectivation externe — sont créés, on l'a vu, à partir d'un seul et même matériau, puisqu'il n'existe pas d'activité mentale sans expression sémiotique. Par conséquent, il faut éliminer d'emblée le principe d'une distinction qualitative entre le contenu intérieur et l'expression extérieure. Qui plus est, le centre organisateur et formateur ne se situe pas à l'intérieur, c'est-à-dire dans le code des signes intérieurs, mais bien à l'extérieur. Ce n'est pas l'activité mentale qui organise l'expression, mais

1. « La pensée exprimée par la parole est un mensonge » (Tchoutchev). « Oh, si seulement on pouvait exprimer son âme sans paroles. » (Fer). Ces deux déclarations sont typiques du romantisme idéaliste.

au contraire c'est l'expression qui organise l'activité mentale, qui la modèle et détermine son orientation.

Quelle que soit la composante de l'expression-énonciation que nous considérons, elle sera déterminée par les conditions réelles de l'énonciation en question, c'est-à-dire avant tout par la situation sociale la plus immédiate.

En effet, l'énonciation est le produit de l'interaction de deux individus socialement organisés et, même s'il n'y a pas un interlocuteur réel, on peut substituer à celui-ci le représentant moyen du groupe social auquel appartient le locuteur. Le mot s'adresse à un interlocuteur ; il est fonction de la personne de cet interlocuteur : il variera selon qu'il s'agit d'un homme du même groupe social ou pas, selon qu'il est inférieur ou supérieur dans la hiérarchie sociale, selon qu'il est lié ou non au locuteur par des liens sociaux plus ou moins étroits (père, frère, mari, etc.) Il ne peut y avoir d'interlocuteur abstrait ; nous n'aurions pas de langage commun avec un tel interlocuteur, ni au sens propre ni au sens figuré. Si nous avons la prétention quelquefois de penser et de nous exprimer *urbi et orbi*, en réalité, nous voyons bien sûr « la ville et le monde » au travers du prisme du milieu social concret qui nous englobe. Dans la plupart des cas, il faut supposer en outre un certain horizon social défini et établi qui détermine la création idéologique du groupe social et de l'époque à laquelle nous appartenons, un horizon contemporain de notre littérature, de notre science, de notre morale, de notre droit.

Le monde intérieur et la réflexion de chaque individu sont dotés d'un *auditoire social* propre bien établi, dans l'atmosphère duquel se construisent ses déductions intérieures, ses motivations, ses appréciations, etc. Plus l'individu est acculturé, plus l'auditoire en question se rapproche de l'auditoire moyen de la création idéologique, mais en tout cas l'interlocuteur idéal ne peut sortir des frontières d'une classe et d'une époque bien définies.

Cette orientation du mot en fonction de l'interlocuteur a une grande importance. En fait, tout mot comporte deux faces. Il est déterminé tout autant par le fait qu'il procède de quelqu'un que par le fait qu'il est dirigé vers quelqu'un. Il constitue justement le produit de l'interaction du locuteur et de l'auditeur. Tout mot sert d'expression à l'un

par rapport à *l'autre*. A travers le mot, je me définis par rapport à *l'autre*, c'est-à-dire, en dernière analyse, vis-à-vis de la collectivité. Le mot est une sorte de pont jeté entre moi et les autres. S'il prend appui sur moi à une extrémité, à *l'autre* extrémité il prend appui sur mon interlocuteur. Le mot est le territoire commun du locuteur et de l'interlocuteur.

Mais comment se définit le locuteur ? En effet, si le mot ne lui appartient pas complètement, puisqu'il se situe dans une espèce de zone frontalière, il lui en revient néanmoins une bonne moitié. A un certain moment, le locuteur est incontestablement seul maître du mot, qui est alors sa propriété inaliénable. Cet instant est celui de l'acte physiologique de matérialisation du mot. Mais la catégorie de la propriété n'est pas applicable à cet acte, dans la mesure où il est purement physiologique.

Si, au contraire, nous considérons, non pas l'acte physique de matérialisation du son, mais la matérialisation du mot comme signe, alors la question de la propriété devient beaucoup plus compliquée. Outre le fait que le mot, comme signe, est extrait par le locuteur d'un stock social de signes disponibles, la réalisation de ce signe social dans l'énonciation concrète est elle-même entièrement déterminée par les relations sociales. L'individualisation stylistique de l'énonciation dont parlent les vossliens cons titue justement ce reflet de l'interrelation sociale, dans le contexte de laquelle se bâtit une énonciation donnée. *La situation sociale la plus immédiate et le milieu social plus large déterminent entièrement, et cela de l'intérieur, pour ainsi dire, la structure de l'énonciation.*

En vérité, quelle que soit l'énonciation considérée, même s'il ne s'agit pas d'une information factuelle (la communication, au sens étroit), mais de l'expression verbale d'un besoin quelconque, par exemple la faim, il est certain qu'elle est entièrement orientée socialement. Elle est déterminée tout d'abord de la façon la plus immédiate par les participants à l'acte de parole, proches et éloignés, en liaison avec une situation bien précise ; la situation façonne l'énonciation, lui imposant telle résonance et pas telle autre, par exemple l'exigence ou la requête, l'affirmation de droits ou la prière demandant grâce, un style alambiqué ou simple, l'assurance ou la timidité, etc. La

situation et les participants les plus immédiats déterminent la forme et le style occasionnels de l'énonciation. Les couches plus profondes de sa structure sont déterminées par les contraintes sociales plus substantielles et plus durables auxquelles le locuteur est soumis.

Si nous prenons l'énonciation au stade initial de son développement, « dans l'âme », le fond des choses n'en sera pas changé, étant donné que la structure de l'activité mentale est tout aussi sociale que celle de son objectivation extérieure. Le degré de conscience, de clarté, d'achèvement formel de l'activité mentale est directement proportionnel à son degré d'orientation sociale.

En fait, la simple prise de conscience, même confuse, d'une sensation quelconque, disons la faim, peut se passer d'une expression extérieure mais non d'une expression idéologique ; tant il est vrai que toute prise de conscience implique discours intérieur, intonation intérieure et style intérieur, même rudimentaires. La prise de conscience de la faim peut s'accompagner de dépréciation, de rage, de regret ou d'indignation. Nous n'énumérons ici que les nuances les plus grossières et les plus marquées de l'intonation intérieure ; en réalité, l'activité mentale peut être ponctuée d'intonations fines et complexes. L'expression extérieure, dans la plupart des cas, ne fait que prolonger et éclaircir l'orientation prise par le discours intérieur, et les intonations qu'il contient.

De quelle manière la sensation intérieure de la faim sera-t-elle ponctuée ? Cela dépend en même temps de la situation immédiate où se situe la perception et de la situation sociale de l'affamé en général. En effet, ce sont là les conditions qui déterminent dans quel contexte appréciatif, sous quel angle social, la sensation de la faim sera reçue. Le contexte social immédiat détermine quels seront les auditeurs possibles, amis ou ennemis, vers qui seront orientées la conscience et la sensation de la faim : est-ce qu'on lancera ses imprécations contre la nature ingrate, contre soi-même, la société, un groupe social déterminé, un individu donné ? Bien entendu, il faut distinguer des degrés dans la conscience, la clarté, la différenciation de cette orientation sociale du vécu mental. Mais il est sûr que hors d'une orientation sociale à caractère appréciatif il n'est pas d'activité mentale. Même les

pleurs du nourrisson sont orientés vers la mère. On peut décrire la faim en y adjoignant un appel à la révolte, à l'agitation ; l'activité mentale sera alors structurée en fonction d'un appel potentiel, en vue de provoquer l'agitation ; la prise de conscience peut prendre la forme de la protestation, etc.

Dans la relation à un auditeur potentiel (qui est quelque fois tout à fait réel), on peut distinguer deux pôles, deux limites, à l'intérieur desquelles se font la prise de conscience et le façonnage idéologique. L'activité mentale oscille de l'un à l'autre. Appelons par convention ces deux pôles *activité mentale du moi* et *activité mentale du nous*.

En fait, l'activité mentale du moi tend vers l'auto-élimination ; à mesure qu'elle se rapproche de sa limite, elle perd son modelage idéologique et par conséquent son degré de conscience, se rapprochant ainsi de la réaction physiologique de l'animal. L'activité mentale dilapide alors son potentiel, son ébauche d'orientation sociale et perd par là même sa représentation verbale. Des activités mentales séparées ou même des séquences entières peuvent tendre vers le pôle du moi, gâchant ainsi leur clarté et leur modelage idéologique, faisant la preuve que la conscience est incapable de s'enraciner socialement².

L'activité mentale du nous n'est pas une activité à caractère primitif, grégaire : c'est une activité différenciée. Mieux encore, la différenciation idéologique, la croissance du degré de conscience, sont directement proportionnels à la fermeté et à la stabilité de l'orientation sociale. Plus la collectivité à l'intérieur de laquelle l'individu s'oriente est forte, bien organisée et différenciée, plus le monde intérieur de celui-ci est net et complexe. Différents degrés de l'activité mentale du nous et différents types de modelage idéologique sont possibles.

Admettons que l'homme affamé prenne conscience de sa faim au milieu d'une foule hétéroclite d'affamés dont l'état est dû au hasard (malchanceux, mendiants, etc.). L'activité mentale de cet individu isolé, déclassé, aura une coloration spécifique et va tendre vers des formes

2. Sur la possibilité pour une série de réactions sexuelles humaines d'échapper au contexte social et la perte qui y est liée de la verbalisation consciente du vécu, voir *Freudism*, op. cit., p. 135-136.

idéologiques déterminées, dont la gamme peut être assez étendue : la résignation, la honte, le sentiment de dépendance et bien d'autres tonalités teinteront son activité mentale. Les formes idéologiques correspondantes, c'est-à-dire l'aboutissement de cette activité mentale, seront, selon les cas, soit la protestation individualiste du gueux, soit la résignation mystique du pénitent.

Admettons maintenant que l'affamé appartienne à une collectivité où la faim n'est pas due au hasard, où elle est une réalité collective, mais où cependant il n'existe pas de lien matériel solide entre les affamés, de sorte que ceux-ci ont faim chacun de leur côté. C'est, le plus souvent, la situation des paysans. La collectivité (le mir^{*}) éprouve la faim, mais ses membres sont matériellement isolés, ils ne sont pas liés par une économie commune, chacun supporte la faim dans le petit monde clos de sa propre exploitation. Les membres de la collectivité ne sont pas soudés par l'unité d'action. Dans ces conditions prédominera une conscience de la faim faite de résignation, mais dépourvue de sentiment de honte ou d'abaissement : chacun se dit : « Puisque tout le monde souffre en silence, alors moi aussi. » C'est sur ce terrain que se développent les systèmes philosophiques et religieux fondés sur le fatalisme et la résignation dans l'adversité (les premiers chrétiens, les tolstoïens, etc.).

C'est d'une tout autre manière que la faim sera ressentie par les membres d'une collectivité unie par des liens matériels objectifs (bataillon de soldats, ouvriers réunis à l'intérieur de l'usine, journalistes dans une grande exploitation agricole de type capitaliste, enfin classe sociale tout entière une fois qu'a mûri en elle la notion de « classe pour soi »). Dans ce cas, ce sont les tonalités de la protestation active et sûre d'elle-même qui prédomineront dans l'activité mentale ; il n'y aura pas de place pour une mentalité résignée et soumise. C'est là qu'on trouve le terrain le plus favorable à un développement net et bien formé idéologiquement de l'activité mentale³.

* Organisme de propriété collective rurale avant la révolution de 1917 (N. d. T.).

3. On peut recueillir des données intéressantes concernant l'expression de la faim dans les œuvres d'un célèbre linguiste contemporain, membre de l'école de Vossler, Leo Spitzer : *Italienische Krieger*.

Tous les types d'activité mentale que nous avons examinés, avec leurs intonations principales, engendrent des modèles et des formes d'énonciations correspondants. Par tout, la situation sociale détermine quel modèle, quelle métaphore, quelle forme d'énonciation serviront à exprimer la faim à partir des orientations intonatives de l'activité mentale.

Il faut classer à part l'*activité mentale pour soi*. Elle se distingue nettement de l'activité mentale du moi telle que nous l'avons définie plus haut. L'activité mentale individualiste est parfaitement différenciée et définie. L'individualisme est une forme idéologique particulière de l'activité mentale du nous de la classe bourgeoise (on trouve un type analogue dans la classe féodale-aristocratique). L'activité mentale de type individualiste est caractérisée par une orientation sociale solide et affirmée. Ce n'est pas à l'intérieur, au plus profond de la personnalité qu'est puisée la confiance individualiste en soi, la conscience de sa propre valeur, mais bien à l'extérieur ; il s'agit de l'explicitation idéologique de mon statut social, de la défense par la loi et toute la structure de la société d'un bastion objectif, de ma position économique individuelle. La personnalité individuelle est tout aussi socialement structurée que l'activité mentale de type collectiviste : l'explicitation idéologique d'une situation économique complexe et stable est projetée dans l'âme individuelle. Mais la contradiction interne qui est inscrite dans ce type d'activité mentale du nous, tout comme dans la structure sociale correspondante, fera éclater tôt ou tard son mode-
lage idéologique.

On trouve une structure analogue dans l'activité mentale pour soi isolée (« la capacité et la force de se sentir dans son droit en tant qu'individu isolé », attitude cultivée en particulier par Romain Rolland, et en partie également par Tolstoï). L'orgueil qu'implique cette position solitaire s'appuie également sur le « nous ». Cette variante de l'activité mentale du nous est caractéristique de l'in-

gefangenenebrieite et *Die Umschreibungen des Begriffes Hunger*. Le problème fondamental exposé est l'adaptation souple du mot et de la représentation aux conditions d'une situation exceptionnelle. L'auteur, toutefois, manque d'une approche sociologique en profondeur.

telligentsia occidentale contemporaine. Les paroles de Tolstoï affirmant qu'il existe une pensée pour soi et une pensée pour le public impliquent une confrontation entre deux conceptions du public. Ce « pour soi » tolstoïen, en réalité, ne fait qu'indiquer une conception sociale de l'auditeur qui lui est propre. La pensée n'existe pas en dehors de son expression potentielle et par conséquent en dehors de l'orientation sociale de cette expression et de la pensée elle-même.

Ainsi, la personnalité qui s'exprime, saisie, pour ainsi dire de l'intérieur, s'avère être entièrement un produit de l'interrelation sociale. L'activité mentale intérieure du sujet constitue, tout autant que l'expression extérieure, un territoire social. De même que tout l'itinéraire qui mène de l'activité mentale (le « contenu à exprimer ») à son objectivation externe (l'« énonciation ») se situe entièrement en territoire social. Lorsque l'activité mentale s'actualise sous la forme d'une énonciation, l'orientation sociale à laquelle elle est soumise se trouve compliquée d'une adaptation au contexte social immédiat de l'acte de parole, et avant tout aux interlocuteurs concrets.

Tout cela donne un éclairage nouveau au problème de la conscience et de l'idéologie. *En dehors de son objectivation, de sa réalisation dans un matériau déterminé* (le geste, la parole, le cri), *la conscience est une fiction*. Ce n'est qu'une construction idéologique incorrecte, créée sans tenir compte des données concrètes de l'expression sociale. Mais, en tant qu'expression matérielle structurée (à l'aide du mot, du signe, du croquis, de la peinture, du son musical, etc.), la conscience constitue un fait objectif et une force sociale immense. Il faut noter que cette conscience ne se situe pas au-dessus de l'être et ne peut en déterminer la constitution, puisqu'elle est elle-même une partie de l'être, une de ses forces ; et c'est pourquoi la conscience a une existence réelle et joue un rôle dans l'arène de l'être. Tant que la conscience reste enfermée dans la tête de l'être conscient, avec un embryon d'expression sous forme de discours intérieur, elle n'est encore qu'à l'état d'ébauche, son rayon d'action est encore limité. Mais, une fois passée par toutes les étapes de l'objectivation sociale, une fois entrée dans le système puissant de la science, de l'art, de la morale et du droit, la cons-

science devient une force réelle, capable même d'exercer une action en retour sur les bases économiques de la vie sociale. Bien entendu, cette force se matérialise dans des organisations sociales déterminées, elle se renforce d'une expression idéologique solide (la science, l'art, etc.) mais, même sous la forme originelle confuse de la pensée qui vient de naître, on peut déjà parler de fait social et non d'acte individuel intérieur.

L'activité mentale tend dès l'origine vers une expression externe pleinement actualisée. Mais il lui arrive aussi d'être bloquée, freinée ; dans ce dernier cas, l'activité mentale débouche sur une expression entravée (nous ne nous occuperons pas ici du problème très complexe des causes et des conditions du blocage). L'expression une fois matérialisée exerce un effet en retour sur l'activité mentale : elle se met alors à structurer la vie intérieure, à lui donner une expression encore plus définie et plus stable.

Cette action en retour de l'expression bien formée sur l'activité mentale (c'est-à-dire l'expression intérieure) a une importance énorme, dont on doit toujours tenir compte. On peut dire que ce n'est pas tant l'expression qui s'adapte à notre monde intérieur que *notre monde intérieur qui s'adapte aux possibilités de notre expression*, à ses voies et orientations possibles. Nous appellerons la totalité de l'activité mentale centrée sur la vie quotidienne ainsi que l'expression qui s'y rattache : *idéologie du quotidien*, pour la distinguer des systèmes idéologiques constitués tels que l'art, la morale, le droit, etc. L'idéologie du quotidien constitue le domaine de la parole intérieure et extérieure désordonnée et non fixée dans un système, qui accompagne chacun de nos actes ou gestes et chacun de nos états de conscience. Etant donné la nature sociologique de la structure de l'expression et de l'activité mentale, nous pouvons dire que l'idéologie du quotidien correspond pour l'essentiel à ce qu'on désigne, dans la littérature marxiste, sous le nom de « psychologie sociale ». Dans ce contexte particulier, nous préférons éviter le mot « psychologie », car seul importe pour nous le contenu du psychisme et de la conscience ; or ce contenu est totalement idéologique, étant déterminé par des facteurs non individuels et organiques (biologiques, physio-

logiques) mais purement sociologiques. Le facteur individuel-organique n'est pas pertinent pour la compréhension des forces créatrices et vivantes essentielles du contenu de la conscience.

Les systèmes idéologiques constitués de la morale sociale, de la science, de l'art et de la religion se cristallisent à partir de l'idéologie du quotidien, exercent à leur tour sur celle-ci une forte influence en retour, et donnent ainsi normalement le ton à cette idéologie. Mais, en même temps, ces produits idéologiques constitués conservent en permanence un lien organique vivant avec l'idéologie du quotidien ; ils se nourrissent de sa sève, car, en dehors d'elle, ils sont morts, comme sont mortes, par exemple, l'œuvre littéraire achevée ou l'idée cognitive si celles-ci ne sont pas soumises à une évaluation critique vivante. Or, cette évaluation critique, qui est la seule raison d'être de toute production idéologique, s'opère dans la langue de l'idéologie du quotidien. Celle-ci place l'œuvre dans une situation sociale donnée. L'œuvre établit ainsi des liens avec le contenu de la conscience des sujets récepteurs tout entier et n'est appréhendée que dans le contexte de cette conscience qui lui est contemporaine. L'œuvre est interprétée dans l'esprit de ce contenu de la conscience (des sujets récepteurs) et reçoit d'elle un nouvel éclairage. C'est en cela que réside la vie de l'œuvre idéologique. A chaque époque de son existence historique, l'œuvre est amenée à établir des contacts étroits avec l'idéologie changeante du quotidien, à s'en imprégner, à se nourrir de la sève nouvelle qui est secrétée. C'est seulement dans la mesure où l'œuvre est capable d'établir un tel lien organique et ininterrompu avec l'idéologie du quotidien d'une époque donnée qu'elle est capable de vivre à cette époque (cela, bien entendu, dans les limites d'un groupe social donné). Ce lien rompu, elle cesse d'exister, car elle cesse d'être appréhendée comme idéologiquement significative.

Dans l'idéologie du quotidien, il faut distinguer plusieurs niveaux. Ils sont déterminés par l'échelle sociale qui sert à mesurer l'activité mentale et l'expression, et par les forces sociales par rapport auxquelles ils ont directement à s'orienter.

L'horizon dans lequel telle ou telle activité mentale ou

expression se matérialise peut être, nous l'avons vu, plus ou moins large. Le petit monde de l'activité mentale peut être borné et confus, son orientation sociale peut être accidentelle, peu durable et pertinente seulement dans le cadre de la réunion fortuite et pour un temps limité de quelques personnes. Bien entendu, les activités mentales qui sont le fruit du hasard sont tout de même teintées sociologiquement et idéologiquement, mais elles se situent déjà à la frontière du normal et du pathologique. L'activité mentale fortuite reste coupée de la vie spirituelle des individus. Elle n'est pas capable de se consolider et de trouver une expression complète et différenciée. Car, si elle n'est pas dotée d'un auditoire social déterminé, sur quelles bases peut-elle se différencier et prendre une forme achevée ? La fixation d'une telle activité mentale est encore plus impossible par écrit, et *a fortiori* sous forme imprimée. L'activité mentale née d'une situation fortuite n'a pas la moindre chance d'acquiescer une force et une action durables sur le plan social.

Ce type d'activité mentale constitue le niveau inférieur, celui qui glisse et change le plus rapidement dans l'idéologie du quotidien. Par conséquent, nous placerons à ce niveau toutes les activités mentales et pensées confuses et informes qui s'allument et s'éteignent dans notre âme ainsi que les paroles fortuites ou inutiles. Nous avons affaire à des avortons de l'orientation sociale, incapables de vivre, qu'on peut comparer à des romans sans héros ou à des représentations sans spectateurs. Ils sont privés de toute logique ou unicité. Il est extrêmement difficile de percevoir dans ces lambeaux idéologiques des lois sociologiques. Au niveau inférieur de l'idéologie du quotidien, on ne peut saisir que des règles statistiques : c'est seulement à partir d'une grande masse de produits de cet ordre qu'on peut découvrir les grandes lignes d'un ordre socio-économique. Bien entendu, dans la pratique, il est impossible de découvrir les prémisses socio-économiques d'une activité mentale ou d'une expression isolées.

Les niveaux supérieurs de l'idéologie du quotidien qui sont en contact direct avec les systèmes idéologiques sont substantiels et ont un caractère de responsabilité et de créativité. Ils sont beaucoup plus mobiles et sensibles que les idéologies constituées. Ils sont capables de répercuter

les changements de l'infrastructure socio-économique plus rapidement et plus nettement. C'est là justement que s'accumulent les énergies créatrices à l'aide desquelles s'effectuent les révisions partielles ou totales des systèmes idéologiques. Lors de leur apparition, les nouvelles forces sociales trouvent leur première expression et leur modelage idéologique à ces niveaux supérieurs de l'idéologie du quotidien avant de parvenir à envahir l'arène de l'idéologie officielle constituée. Bien entendu, au cours de la lutte, au cours du processus d'infiltration progressive dans les institutions idéologiques (la presse, la littérature, la science), ces nouveaux courants de l'idéologie du quotidien, pour révolutionnaires qu'ils soient, sont soumis à l'influence des systèmes idéologiques en place, et assimilent partiellement les formes, usages et approches idéologiques qui y sont accumulés.

Ce qu'on nomme habituellement « individualité créatrice » constitue l'expression du noyau central solide et durable de l'orientation sociale de l'individu. Nous y placerons avant tout les couches supérieures, les mieux formées, du discours intérieur (idéologie du quotidien) dont chaque représentation, chaque intonation sont passées par le stade de l'expression, ont en quelque sorte supporté l'épreuve de l'expression externe. Nous y placerons également les mots, les intonations et les mouvements intérieurs qui ont passé avec succès l'épreuve de l'expression externe à une échelle sociale plus ou moins grande, qui se sont bien frottés à la société, et sont marqués par des réactions et des répliques, par le rejet ou le soutien de l'auditoire social.

Bien sûr, aux niveaux inférieurs de l'idéologie du quotidien, le facteur biographique et biologique joue un rôle important, mais au fur et à mesure de l'intégration de l'énonciation dans le système idéologique, l'importance de ce facteur décroît. Si, par conséquent, aux niveaux inférieurs de l'activité mentale et de l'expression (énonciation), les explications à caractère biologique et biographique peuvent apporter quelque chose, aux niveaux supérieurs le rôle de ces explications est on ne peut plus modeste. La méthode sociologique objective règne ici sans partage.

Ainsi, la théorie de l'expression qui sous-tend le subjectivisme individualiste doit être complètement repoussée. *Le centre nerveux de toute énonciation, de toute expression, n'est pas intérieur, mais extérieur : il est situé dans le milieu social qui entoure l'individu.* Seul le cri animal, inanalysable, procède de l'intérieur, de l'appareil physiologique de l'individu isolé. C'est une réaction physiologique pure et non marquée idéologiquement. En revanche, l'énonciation humaine la plus primitive, bien que réalisée par un organisme unique est toujours, pour ce qui est de son contenu, de sa signification, régie en dehors de l'individu par les conditions extra-organiques du milieu social. L'énonciation en tant que telle est un pur produit de l'interaction sociale, qu'il s'agisse d'un acte de parole déterminé par la situation immédiate ou par le contexte plus large que constitue l'ensemble des conditions de vie d'une communauté linguistique donnée.

L'énonciation unique (la parole), contrairement à la théorie de l'objectivisme abstrait, n'est nullement un fait individuel, qui, du fait de son individualité, ne se prête pas à l'analyse sociologique. En effet, si tel était le cas, ni la somme de ces actes individuels, ni les caractéristiques abstraites communes à tous ces actes individuels (les formes normalisées) ne seraient à même de déboucher sur un produit social.

Le subjectivisme individualiste a raison de soutenir que les énonciations isolées constituent la substance réelle de la langue et que c'est à elles qu'est dévolue la fonction créatrice dans la langue. Mais il a tort quand il ignore et est incapable de comprendre la nature sociale de l'énonciation et qu'il essaie de déduire cette dernière du monde intérieur du locuteur, en tant qu'expression de ce monde intérieur. La structure de l'énonciation et celle de l'activité mentale à exprimer sont de nature *sociale*. Le modelage stylistique de l'énonciation est de nature *sociologique* et la chaîne parlée elle-même, à laquelle se ramène en dernière analyse la réalité de la langue, est *sociale*. Chaque maillon en est social, ainsi que toute la dynamique de son évolution.

Le subjectivisme individualiste a tout à fait raison de dire qu'on ne peut couper une forme linguistique de son contenu idéologique. Tout mot est idéologique et

toute utilisation de la langue est liée à l'évolution idéologique. Il a tort de dire que ce contenu idéologique peut également se déduire des conditions du psychisme individuel.

Le subjectivisme individualiste a tort en ce que, tout comme l'objectivisme abstrait, il se fonde principalement sur l'énonciation-monologue. Il est vrai que certains vossliériens se mettent à aborder le problème du dialogue, ce qui les amène à une compréhension plus juste de l'interaction verbale. Nous en citerons pour exemple le livre de Leo Spitzer *Italianische Umgangsprache*, où l'on trouve une tentative d'analyse des formes de l'italien utilisé dans la conversation, en liaison étroite avec les conditions d'utilisation et avant tout la situation sociale de l'interlocuteur⁴. Néanmoins, la méthode de Leo Spitzer est *psychologico-descriptiviste*. Il ne tire de son analyse aucune conclusion sociologique cohérente. L'énonciation-monologue demeure la base de la réalité linguistique pour les vossliériens.

Otto Dietrich a posé le problème de l'interaction verbale avec une très grande clarté⁵. Il prend comme point de départ la critique de la théorie de l'énonciation comme moyen d'expression. Pour lui, la fonction centrale du langage n'est pas l'expression, mais *la communication*. Cela l'amène à prendre en compte le rôle de l'auditeur. Le couple locuteur-auditeur constitue, pour Dietrich, la condition nécessaire du langage. Toutefois, il partage pour l'essentiel les prémisses psychologiques du subjectivisme individualiste. En outre, les recherches de Dietrich sont dénuées de toute base sociologique bien définie.

Le moment est venu de répondre aux questions que nous avons posées au début du quatrième chapitre. La

4. Sous ce rapport, la construction du livre est elle-même intéressante. Il se divise en quatre parties. En voici les titres : « I. Formes d'introduction du dialogue. II. Locuteur et interlocuteur : a) égards pour le partenaire ; b) économie et gaspillage dans l'expression ; c) imbrication des discours contradictoires. III. Locuteur et situation. IV. Fin du dialogue. » Hermann Wunderlich a précédé Spitzer sur la voie de l'étude de la langue de la conversation courante dans les conditions réelles de la communication. Cf. son livre : *Unsere Umgangsprache* (1894).

5. Voir *Die Probleme der Sprachpsychologie*, 1914.

véritable substance de la langue n'est pas constituée par un système abstrait de formes linguistiques ni par l'énonciation-monologue isolée, ni par l'acte psycho-physiologique de sa production, mais par le phénomène social de *l'interaction verbale*, réalisée à travers *l'énonciation* et les *énonciations*. L'interaction verbale constitue ainsi la réalité fondamentale de la langue.

Le dialogue, au sens étroit du terme, ne constitue, bien entendu, qu'une des formes, des plus importantes il est vrai, de l'interaction verbale. Mais on peut comprendre le mot « dialogue » dans un sens élargi, c'est-à-dire non seulement comme l'échange à haute voix et impliquant des individus placés face à face, mais tout échange verbal, de quelque type qu'il soit.

Le livre, c'est-à-dire l'acte de parole imprimé, constitue également un élément de l'échange verbal. Il est l'objet de discussions actives sous forme dialoguée et, en outre, il est fait pour être appréhendé de manière active, pour être étudié à fond, commenté et critiqué dans le cadre du discours intérieur, sans compter les réactions imprimées, institutionnalisées, telles qu'on les trouve dans les différentes sphères de la communication verbale (critiques, comptes rendus exerçant une influence sur les travaux suivants, etc.). En outre, l'acte de parole sous forme de livre est toujours orienté en fonction des prises de parole antérieures dans la même sphère d'activité, tant celles de l'auteur lui-même que celles d'autres auteurs : il découle donc de la situation particulière d'un problème scientifique ou d'un style de production littéraire. Ainsi, le discours écrit est en quelque sorte partie intégrante d'une discussion idéologique à une grande échelle : il répond à quelque chose, il réfute, il confirme, il anticipe sur les réponses et objections potentielles, cherche un soutien, etc.

Toute énonciation, quelque significative et complète qu'elle soit par elle-même, ne constitue qu'une *fraction* d'un courant de communication verbale ininterrompu (touchant à la vie quotidienne, la littérature, la connaissance, la politique, etc.). Mais cette communication verbale ininterrompue ne constitue à son tour qu'un élément de *l'évolution* tous azimuts et ininterrompue d'un groupe social donné. De là découle un problème important :

L'étude des relations entre l'interaction concrète et la situation extralinguistique immédiate, et, par-delà celle-ci, le contexte social élargi. Ces relations prennent des formes diverses, et les différents éléments de la situation reçoivent, en liaison avec telle ou telle forme, une signification différente (ainsi, les liens qui s'établissent avec les différents éléments d'une situation d'échange artistique diffèrent de ceux de l'échange scientifique). Jamais la communication verbale ne pourra être comprise et expliquée en dehors de ce lien avec la situation concrète. La communication verbale est inextricablement entrelacée avec les autres types de communication et croît avec eux sur le terrain commun de la situation de production. On ne peut évidemment isoler la communication verbale de cette communication globale en perpétuelle évolution. Grâce à ce lien concret avec la situation, la communication verbale s'accompagne toujours d'actes sociaux de caractère non verbal (gestes du travail, actes symboliques composant un rituel, cérémonies, etc.), dont elle ne constitue souvent que le complément, et au service desquels elle se trouve.

La langue vit et évolue historiquement dans la *communication verbale concrète*, non dans le *système linguistique abstrait des formes de la langue*, non plus que dans le *psychisme individuel des locuteurs*.

D'où il découle que l'ordre méthodologique pour l'étude de la langue doit être le suivant :

1. Les formes et les types d'interaction verbale en liaison avec les conditions concrètes où celle-ci se réalise.
2. Les formes des énonciations distinctes, des actes de parole isolés, en liaison étroite avec l'interaction dont ils constituent les éléments, c'est-à-dire les catégories d'actes de parole dans la vie et dans la création idéologique qui se prêtent à une détermination par l'interaction verbale.
3. A partir de là, examen des formes de la langue dans leur interprétation linguistique habituelle.

C'est dans ce même ordre que se déroule l'évolution réelle de la langue : les relations sociales évoluent (en fonction des infrastructures), puis la communication et l'interaction verbales évoluent dans le cadre des relations

sociales, les formes des actes de parole évoluent du fait de l'interaction verbale, et le processus d'évolution est reflété, enfin, dans le changement des formes de la langue.

Il découle de tout ce que nous avons dit que le problème des formes de l'énonciation prise comme un tout acquiert une importance énorme. Nous avons déjà indiqué que, ce qui manque à la linguistique contemporaine, c'est une approche de l'énonciation en soi. Son analyse ne va pas plus loin que la segmentation en constituants immédiats. Et pourtant les unités réelles de la chaîne parlée sont les énonciations. Mais, justement, pour étudier les formes de ces unités, il convient de ne pas les séparer du courant historique des énonciations. En tant que tout, l'énonciation ne se réalise que dans le courant de la communication verbale, puisque le tout est déterminé par ses limites, lesquelles sont formées par les points de contact d'une énonciation donnée avec le milieu extraverbal et verbal (c'est-à-dire les autres énonciations).

Le premier mot et le dernier, le début et la fin d'une énonciation, nous permettent déjà de poser le problème du tout. Le processus de la parole, compris au sens large comme processus d'activité langagière tant extérieure qu'intérieure, est ininterrompu, il n'a ni début ni fin. L'énonciation actualisée est comme une île émergeant d'un océan sans limites, le discours intérieur. Les dimensions et les formes de cette île sont déterminées par la situation de l'énonciation et par son *auditoire*. La situation et l'auditoire contraignent le discours intérieur à s'actualiser en une expression extérieure définie, qui s'insère directement dans le contexte inexprimé de la vie courante, se réalise en ce dernier par l'action, le geste ou la réponse verbale des autres participants à la situation d'énonciation. La question fermée, l'exclamation, l'ordre, la requête, voilà des énonciations complètes typiques de la vie courante. Toutes (en particulier les ordres, les requêtes) exigent un complément extraverbal tout comme une amorce non verbale. Ces types de discours mineurs de la vie quotidienne sont modelés par le frottement de la parole contre le milieu extraverbal et contre la parole d'autrui. Ainsi, la forme de l'ordre est déterminée par les obstacles qu'il peut rencontrer, le degré de soumission du récepteur, etc. Le mode-

lage des énonciations répond ici à des particularités fortuites et non réitérables des situations de la vie courante. On ne peut parler de formules spécifiques, de stéréotypes dans le discours de la vie quotidienne que pour autant qu'il existe des formes de vie en commun un tant soit peu réglées, renforcées par l'usage et les circonstances. Ainsi, on trouve des types particuliers de formules stéréotypées servant aux besoins de la conversation de salon, futile et ne créant aucune obligation, où tous les participants sont familiers les uns aux autres et où la différenciation principale est entre hommes et femmes. On trouve élaborées des formes particulières de mots-allusions, de sous-entendus, de reminiscences de petits incidents sans aucune importance, etc. Un autre type de formule s'élabore dans la conversation du mari avec sa femme, du frère avec la sœur. Des gens tout à fait étrangers les uns aux autres et rassemblés par hasard (dans une queue, une entité quelconque) commencent, construisent et terminent leurs déclarations et leurs répliques de façon complètement différente. On trouve encore d'autres types dans les veillées à la campagne, les kermesses populaires en ville, chez les ouvriers conversant à l'heure du déjeuner, etc. Toute situation inscrite durablement dans les mœurs possède un auditoire organisé d'une certaine façon et par conséquent un certain répertoire de petites formules courantes. Partout, la formule stéréotypée se cantonne à la place qui lui est dévolue dans la vie en société, réfléchissant idéologiquement le type, la structure, les objectifs et la composition sociale du groupe. Les formules de la vie courante font partie du milieu social, ce sont des éléments de la fête, des loisirs, des relations qui se nouent à l'hôtel, dans les ateliers, etc. Elles coïncident avec ce milieu, sont délimitées et déterminées par lui dans tous leurs aspects. De même, on constate des registres différents sur les lieux de la production et dans les milieux d'affaires. Pour ce qui est des formes de la communication idéologique au sens précis du terme, les formes des déclarations politiques, des actes politiques, des lois, des formules, les formes des énonciations poétiques, des traités savants, etc., toutes ces formes ont été l'objet de recherches spécialisées en rhétorique et poétique. Mais, nous l'avons dit, ces recherches sont complètement coupées, d'une part des problèmes de lan-

gue, et d'autre part de ceux de la communication sociale. Une analyse féconde des formes de l'énonciation complète comme unité de base réelle de la chaîne parlée n'est possible que si l'on reconnaît l'unité-énonciation pour une manifestation purement sociologique. La philosophie marxiste du langage doit justement poser comme base de sa doctrine l'énonciation comme réalité du langage et comme structure socio-idéologique.

Ayant démontré la structure sociologique de l'énonciation, revenons maintenant aux deux orientations de la pensée philosophico-linguistique pour tirer des conclusions définitives.

La linguiste moscovite R. Schorr, qui appartient à la seconde orientation de la pensée philosophico-linguistique (objectivisme abstrait), termine par les mots suivants une brève esquisse de la situation de la linguistique contemporaine :

« "La langue n'est pas une chose (*ergon*), mais bien une activité naturelle de l'homme, allant de soi (*energeia*)", proclamait la recherche linguistique romantique du XIX^e siècle. C'est tout autre chose que dit la linguistique théorique contemporaine : "La langue n'est pas une activité individuelle (*energeia*), mais un acquis historico-culturel de l'humanité (*ergon*)".⁶ »

Cette conclusion nous stupéfie par sa partialité et son a-priorisme. Sur le plan des faits, elle est complètement fautive. En effet, l'école de Vossler se rattache également à la linguistique théorique contemporaine, étant à l'heure actuelle en Allemagne l'un des mouvements les plus puissants de la pensée linguistique. Il est inadmissible de réduire la linguistique à l'une seulement de ses orientations. Sur le plan de la théorie, il nous faut réfuter tant la thèse que l'antithèse présentées par Schorr. En effet, ni l'une ni l'autre ne rendent compte de la véritable nature de la langue.

Nous allons nous efforcer de formuler notre propre point de vue sous la forme des propositions suivantes :

6. Article déjà cité de Schorr, « La crise de la linguistique contemporaine », p. 71.

1. La langue comme système stable de formes dont l'identité repose sur une forme n'est qu'une *abstraction savante*, qui ne peut servir que des *buts théoriques et pratiques particuliers*. Cette abstraction ne rend pas compte de façon adéquate de la *réalité concrète* de la langue.

2. La langue constitue un *processus d'évolution ininterrompu*, qui se réalise à travers l'*interaction verbale sociale des locuteurs*.

3. Les lois de l'évolution linguistique ne sont nullement des lois *individualo-psychologiques*, elles ne sauraient être coupées de l'activité des sujets parlants. Les lois de l'évolution linguistique sont par essence des *lois sociologiques*.

4. La *créativité* de la langue ne coïncide pas avec la créativité artistique ou toute autre forme de créativité idéologique spécifique. Mais, en même temps, la créativité de la langue ne peut être comprise *indépendamment des contenus et valeurs idéologiques qui s'y rattachent*. L'évolution de la langue, comme toute évolution historique, peut être perçue comme une nécessité aveugle de type mécaniste, mais elle peut devenir aussi « une nécessité à fonctionnement libre », une fois devenue nécessité consciente et désirée.

5. La *structure de l'énonciation* est une *structure purement sociale*. L'énonciation, comme telle, ne devient effective qu'entre locuteurs. Le fait de parole individuel (au sens étroit du mot individuel) est une *contradictio in adjecto*.

thème et signification dans la langue

dans sa composition (les mots, les formes morphologiques ou syntaxiques, les sons, les intonations) mais également par les éléments non verbaux de la situation. Il est impossible de comprendre l'énonciation si l'on perd de vue ces éléments de la situation, de même que si l'on perd de vue ses mots les plus importants. Le thème de l'énonciation est concret, concret comme cet instant historique auquel l'énonciation appartient. Seule l'énonciation prise dans toute son ampleur concrète, comme phénomène historique, possède un thème. Telle est la nature du thème.

Cependant, si nous nous limitons au caractère non réitérable et historiquement unique de chaque énonciation concrète, nous serions de bien piètres dialecticiens. En plus du thème, ou, plus exactement, à l'intérieur du thème, l'énonciation est également dotée d'une *signification*. Par signification, à la différence du thème, nous entendons les éléments de l'énonciation qui sont *réitérables* et *identiques* chaque fois qu'ils sont réitérés. Bien entendu, ces éléments sont abstraits : fondés sur une convention, ils n'ont pas d'existence concrète indépendante, ce qui ne les empêche pas de former une partie inaliénable, indispensable, de l'énonciation. Le thème de l'énonciation est en fait inanalysable. La signification de l'énonciation, au contraire, peut être analysée en une suite de significations attachées aux éléments linguistiques qui la composent. Le thème de l'énonciation « Quelle heure est-il ? », pris en liaison indissoluble avec la situation historique concrète, ne peut être segmenté. La signification de l'énonciation « Quelle heure est-il ? » est, elle, identique dans tous les cas historiques où elle est prononcée ; elle se compose des significations de tous les mots qui en font partie, des formes de leurs relations morphologiques et syntaxiques, de l'intonation interrogative, etc.

Le thème est un *système de signes dynamique et complexe*, qui s'efforce de coller de façon adéquate aux *conditions d'un moment donné de l'évolution*. Le thème est une *réaction de la conscience en devenir à l'être en devenir*. La signification est un *appareil technique de réalisation du thème*. Bien entendu, il est impossible de tracer une frontière mécanique absolue entre la signification et le thème. Il n'y a pas de thème sans signification, et inversement. En outre, il est impossible de désigner la signi-

Le problème de la signification est l'un des plus ardu en linguistique. Sa résolution va nous permettre de mettre en évidence avec une clarté particulière le monologisme borné des linguistes. En effet, la théorie qui s'appuie sur une compréhension passive ne nous donne pas les moyens d'aborder les fondements et les caractéristiques essentielles de la signification linguistique. Dans les limites de notre recherche, nous serons contraints de nous en tenir à un examen très bref et superficiel de cette question. Nous essayerons simplement de tracer les grandes lignes d'une recherche productive dans ce domaine.

Une signification, un sens, définis et uniques s'attachent à chaque énonciation *constituant un tout*. Nous appellerons le sens de l'énonciation complète son *thème*¹. Le thème doit être unique. Dans le cas contraire, nous n'aurions aucune base pour définir l'énonciation. Le thème de l'énonciation est en fait, tout comme l'énonciation elle-même, individuel et non réitérable. Il se présente comme l'expression d'une situation historique concrète ayant donné naissance à une énonciation. L'énonciation « Quelle heure est-il ? » prend à chaque fois un sens différent, et a, par conséquent, dans notre terminologie, un autre thème, qui dépend de la situation historique concrète (historique, à une échelle microscopique) au cours de laquelle elle est prononcée et dont elle constitue en fait un élément.

Il s'ensuit que le thème de l'énonciation est déterminé non seulement par les formes linguistiques qui entrent

1. Cette appellation est bien entendu sujette à caution. Pour nous, le terme de « thème » couvre également sa réalisation ; c'est pourquoi il importe de ne pas le confondre avec le thème d'une œuvre d'art. Le terme qui s'en rapproche le plus est l'« unicité thématique ».

fication d'un mot isolé (au cours par exemple de l'enseignement d'une langue étrangère) sans en faire l'élément d'un thème, c'est-à-dire sans construire une énonciation, un « exemple ». D'un autre côté, le thème doit s'appuyer sur une certaine stabilité de la signification ; dans le cas contraire, il perdrait son lien avec ce qui précède et ce qui suit, c'est-à-dire qu'il perdrait, en somme, son sens.

L'étude des langues des peuples primitifs et la paléontologie contemporaine des significations nous amènent à conclure à ce qu'on appelle la « complexité » de la pensée primitive. L'homme préhistorique utilisait un seul et même mot pour désigner des manifestations très diverses, qui, de notre point de vue, ne présentent aucun lien entre elles. De plus, un seul et même mot pouvait désigner des concepts diamétralement opposés : le haut et le bas, la terre et le ciel, le bien et le mal, etc.

« Il suffit de dire », dit Nicolas Marr, « que la paléontologie linguistique contemporaine nous donne la possibilité d'accéder, grâce à ses recherches, aux époques où les tribus n'avaient à leur disposition en tout et pour tout qu'un seul mot pour couvrir toutes les significations dont l'humanité avait conscience ² ».

Mais, nous demandera-t-on, est-ce qu'un mot omnisignifiant est réellement un mot ? Eh bien, oui, il l'est. Nous dirons, qui plus est, que, si un complexe sonore quelconque comportait une seule signification inerte et immuable, alors ce complexe ne serait pas un mot, ne serait pas un signe, mais seulement un signal ³. *La multiplicité des significations est l'indice qui fait d'un mot un mot*. Concernant le mot omnisignifiant dont parlait Marr, nous pouvons dire ceci : Un tel mot, en fait, n'a pratiquement pas de signification : c'est un *thème pur*. Sa signification est inséparable de la situation concrète où il se réalise. Sa signification est autre à chaque fois, de même que la

2. « Les étapes de la théorie japhétique », *loc. cit.*, p. 278.

3. Il ressort clairement de ceci que même le mot de l'époque la plus reculée de l'humanité dont parle Marr ne ressemble en rien au signal auquel certains essayent de réduire la langue. En effet, le signal, qui est porteur de toutes les significations, est moins apte que tout autre à s'adapter aux conditions changeantes de la situation et, de fait, le changement du signal est le remplacement d'un signal par un autre.

situation est autre. De cette façon, le thème engloûtait, dissout en lui la signification, ne lui laissant pas la possibilité de se stabiliser et de se raffermir un tant soit peu. Mais, à mesure que le stock de complexes sonores s'élargit, les significations commencent à se stabiliser en suivant les lignes de l'utilisation thématique principale de tel ou tel mot qui se répète le plus souvent dans la vie de la communauté.

Le thème, nous l'avons dit, se rattache à l'énonciation complète ou bien au mot isolé, à condition qu'il constitue à lui tout seul une énonciation complète. Ainsi, par exemple, le mot omnisignifiant de Marr constitue toujours une énonciation complète (dans la mesure où il n'a pas de signification stable). La signification appartient à chaque élément ainsi qu'à la totalité des éléments dans leur rapport au tout. Il est clair que, si nous nous abstrayons complètement du rapport au tout, nous perdons la signification. C'est bien pour cela qu'on ne peut pas tracer de frontière nette entre le thème et la signification.

La manière la plus correcte de formuler l'interrelation du thème et de la signification est la suivante : le thème constitue le *degré supérieur réel de la capacité de signifier linguistique*. En fait, seul le thème signifie de façon déterminée. La signification est le *degré inférieur de la capacité de signifier*. La signification ne veut rien dire en elle-même, elle n'est qu'un *potentiel*, une possibilité de signifier à l'intérieur d'un thème concret. La recherche de la signification de tel ou tel élément linguistique peut, selon la définition que nous avons donnée, aller dans deux directions : vers le degré supérieur, le thème : dans ce cas, il s'agira de la recherche de la signification contextuelle d'un mot donné dans les conditions d'une énonciation concrète. Ou bien elle peut tendre vers le degré inférieur, celui de la signification : dans ce cas, il s'agira de la recherche de la signification du mot dans le système de la langue, en d'autres termes la recherche du mot figurant dans un dictionnaire.

Pour constituer une science de la signification solide, il importe de bien distinguer entre le thème et la signification et de bien comprendre leur interrelation. Personne jusqu'à présent n'a compris l'importance de cette démarcation. On ne trouve pas de distinction satisfaisante entre

la signification *usuelle* et la signification *occasionnelle*, entre la signification de base et la signification marginale, entre dénotation et connotation, etc.

On trouve, à la base de toutes les distinctions de ce type, une tendance absolument injustifiée à assigner une valeur fondamentale à l'élément *central*, usuel, de la signification, qui est en outre considéré comme ayant une existence réelle et stable. Pis encore, le thème, qu'il ne saurait être question de ramener à une signification occasionnelle ou marginale, n'est pas compris.

La distinction entre le thème et la signification prend un éclairage particulier en liaison avec le problème de la *compréhension*, auquel nous toucherons brièvement ici. Nous avons déjà eu l'occasion de mentionner le mode de compréhension *passive*, excluant *a priori* tout réponse, qui est le propre des philologues. Une compréhension authentique, *active*, contient déjà l'ébauche d'une réponse. Seule la compréhension active nous permet de saisir le thème, car l'évolution ne peut être appréhendée qu'à l'aide de l'évolution elle-même. Comprendre l'énonciation d'autrui signifie s'orienter par rapport à elle, la replacer dans un contexte adéquat. A chaque mot de l'énonciation à décoder nous faisons correspondre une série de mots à nous, formant une réplique. Plus il y en a, et de plus substantiels, plus profonde et réelle est notre compréhension.

De cette façon, chaque élément isolable et doté de signification de l'énonciation ainsi que l'énonciation dans son ensemble se trouvent transférés dans un autre contexte, un contexte actif de réplique. La compréhension est une forme de *dialogue* ; elle est à l'énonciation ce que la réplique est à la réplique dans le dialogue. Comprendre, c'est opposer à la parole du locuteur une *contre-parole*. C'est seulement lorsqu'on décode une langue étrangère qu'on cherche pour chaque mot un mot *équivalent* dans sa propre langue. C'est pourquoi il n'y a pas lieu de dire que la signification appartient au mot en propre. En réalité, celle-ci appartient au mot en tant que trait d'union entre les interlocuteurs, c'est-à-dire qu'elle ne s'actualise que dans le processus de compréhension active, impliquant une réponse. La signification n'est pas dans le mot ni dans l'âme du locuteur, non plus que dans l'âme de l'inter-

locuteur. La signification est l'effet de l'interaction du locuteur et du récepteur, s'exerçant sur le matériau d'un complexe sonore donné. C'est l'étincelle électrique qui ne jaillit que lors du contact de deux pôles opposés. Ceux qui ne tiennent pas compte du thème, qui n'est accessible que par un acte de compréhension active, comportant une réplique, et qui s'efforcent, pour déterminer la signification du mot, d'atteindre sa valeur inférieure, celle qui est toujours stable et égale à elle-même, c'est comme s'ils cherchaient à allumer une lampe après avoir coupé le courant. Seul le courant électrique de la communication verbale fournit au mot la lumière de sa signification.

Passons maintenant au problème de l'interrelation entre l'appréciation et la signification, qui joue un rôle très important dans la science des significations. Tout mot actualisé comporte non seulement un thème et une signification au sens objectif, de contenu, de ces termes, mais également un accent de valeur ou *appréciatif*, c'est-à-dire que, lorsqu'un contenu objectif est exprimé (dit ou écrit) par la parole vivante, il est toujours accompagné d'un accent appréciatif déterminé. Sans accent appréciatif, il n'y a pas de mot.

En quoi consiste cet accent et quel est son rapport à la face objective de la signification ? Le niveau le plus net, qui est en même temps le plus superficiel de l'appréciation sociale contenue dans le mot est transmis à l'aide de l'*intonation expressive*. Dans la plupart des cas, l'intonation est déterminée par la situation immédiate et souvent par ses circonstances les plus éphémères. Il est vrai que l'intonation peut aussi être plus substantielle. Voici un cas classique d'utilisation de l'intonation dans le discours familier. Dans le *Journal d'un écrivain*, Dostoïevski raconte :

« Un dimanche, à la nuit tombée, j'ai eu l'occasion de faire quelques pas à côté d'un groupe de six ouvriers en état d'ébriété, et je me suis brusquement rendu compte qu'il est possible d'exprimer n'importe quelle pensée, n'importe quelle sensation, et même des raisonnements profonds, à l'aide d'un seul et unique substantif, le plus simple qui soit [il s'agit d'un mot de cinq lettres très commun]. Voilà qu'un des gars prononce avec aplomb

et énergie ce substantif pour exprimer, à propos de quelque chose dont il avait été question auparavant, la dénégation la plus méprisante. Un autre lui répond en répétant le même substantif, mais sur un ton et avec une signification tout à fait différentes, pour contrer la dénégation du premier. Le troisième gars commence brutalement à s'exciter contre le premier, il intervient brutalement et avec passion dans la conversation et lui lance le même substantif, qui prend alors le sens d'une engueulade. Là-dessus, le second gars intervient de nouveau pour injurier le troisième, celui qui l'a offensé :

« Ça va pas, mec ? pour qui tu t'prends ? on discute tranquillement et toi tu t'sens plus, voilà que tu m'engueules ! » Seulement, cette pensée, il l'exprime à l'aide du même petit mot magique que précédemment, qui désigne de façon tellement simple un certain objet ; en même temps, il lève le bras et l'abat sur l'épaule du gars. Mais voilà que le quatrième petit gars, le plus jeune de tout le groupe, qui s'était jusqu'alors et qui apparemment vient de trouver la solution au problème qui était à l'origine de la dispute, s'écrit sur un ton ravi, en levant la main : ... « Eureka ! » pensez-vous ? Il a trouvé ? Non, ce n'est pas « Eureka » qu'il crie ; il se contente de répéter toujours le même substantif exclu du dictionnaire, un seul mot, mais sur un ton d'exclamation ravie, avec transport et, semble-t-il, trop fort, car le sixième gars, le plus grincheux et le plus âgé des six, le prend de travers et écrase en un instant l'enthousiasme du jeune blanc-bec en répétant d'une voix de basse imposante et sur un ton râleur... toujours le même substantif, interdit en présence des dames, pour dire en clair : « Pas la peine de t'arracher la gorge, on a compris ! » C'est ainsi que, sans prononcer un seul autre mot, ils ont répété six fois de suite leur mot préféré, l'un après l'autre, et ils se sont compris. »

Les six « prises de parole » des ouvriers sont toutes différentes, en dépit du fait que toutes ne consistent qu'en un seul et même mot. Ce mot, en fait, ne constitue qu'un support de l'intonation. La conversation est menée au moyen d'intonations exprimant les appréciations des locuteurs. Ces appréciations, ainsi que les intonations correspondantes, sont entièrement déterminées par la situation sociale immédiate dans le cadre de laquelle se déroule la conversation ; c'est pourquoi elles

n'ont pas besoin d'un support concret. Dans le registre familier, l'intonation n'a souvent rien à voir avec le contenu du discours. Le matériau intonatif accumulé intérieurement trouve souvent un exutoire dans des constructions linguistiques qui ne sont pas du tout adaptées à l'intonation en question. En outre, l'intonation ne s'inscrit pas au contenu intellectuel, objectif, de la construction. Lorsqu'on exprime ses sentiments, on donne souvent à un mot qui est venu à l'esprit par hasard une intonation expressive et profonde. Or, souvent, il s'agit d'une interjection ou d'une locution vides de sens. Tout le monde ou presque a ses interjections et locutions favorites ; il arrive qu'on utilise de façon courante un mot très chargé sémantiquement pour résoudre de façon purement intonative des situations ou des crises de la vie quotidienne, qu'elles soient mineures ou graves. On trouve, servant de soupapes de sécurité intonatives, des expressions telles que « C'est ça, c'est ça », « Oui, oui », « Voilà, voilà », « Eh bien, eh bien », etc. Le redoublement habituel de ces petits mots, c'est-à-dire l'allongement artificiel de la représentation sonore dans le but de donner à l'intonation accumulée un exutoire, est tout à fait caractéristique. Bien entendu, on peut prononcer le même petit mot favori avec une infinité d'intonations différentes, selon les différentes situations ou humeurs qui peuvent se présenter.

Dans tous ces cas, le thème inhérent à toute énonciation (puisque les énonciations de chacun des six ouvriers possèdent leur propre thème) se réalise entièrement au moyen de la seule intonation expressive, sans l'aide de la signification des mots, et sans charnières grammaticales. Les accents appréciatifs de cet ordre et les intonations correspondantes ne peuvent guère dépasser les limites étroites de la situation immédiate et d'un petit cercle social intime. On peut les qualifier d'auxiliaires marginaux des significations linguistiques.

Pourtant, tel n'est pas toujours le cas. Quelle que soit l'énonciation, quelle que soit l'ampleur de son contenu sémantique et de l'audience sociale dont elle jouit, l'appréciatif y joue toujours un rôle important. Il est vrai que l'intonation ne rend pas de façon adéquate la valeur appréciative ; celle-ci sert avant tout à orienter le choix

et la distribution des éléments les plus chargés de sens de l'énonciation. On ne peut construire d'énonciation sans modalité appréciative. Toute énonciation comprend avant tout une *orientation appréciative*. C'est pourquoi, dans l'énonciation vivante, chaque élément contient à la fois un sens et une appréciation. Seuls les éléments abstraits considérés dans le système de la langue et non dans la structure de l'énonciation se présentent comme dénués de toute valeur appréciative. Du fait de la construction d'un système linguistique abstrait, les linguistes en sont arrivés à séparer l'appréciatif du significatif, et à considérer l'appréciatif comme un élément marginal de la signification, comme l'expression d'une relation individuelle entre le locuteur et l'objet de son discours⁴.

Un linguiste russe, G. Späth, parle de l'appréciatif comme d'une valeur connotative du mot. Il s'attache à établir une distinction entre la signification objective (dénotative) et la connotation appréciative, qu'il place dans des sphères différentes de la réalité. Une telle démarcation entre le dénotatif et l'appréciatif nous paraît tout à fait illégitime ; elle est fondée sur le fait que les fonctions les plus profondes de l'appréciation ne sont pas perceptibles dans le discours en surface. Et pourtant la signification objective se forme grâce à l'appréciatif ; celui-ci indique qu'une signification objective donnée est entrée dans l'horizon des locuteurs, tant dans l'horizon immédiat que dans l'horizon social élargi d'un groupe social donné. De plus, c'est à l'appréciatif qu'est dévolu le rôle créateur dans les changements de signification. Le changement de signification est toujours en fin de compte une *réévaluation* : le déplacement d'un mot donné d'un contexte appréciatif à un autre. Le mot est soit élevé à un rang supérieur, soit abaissé à un rang inférieur. Isoler la signification de l'appréciation amène inmanquablement au fait que la première, privée de sa place dans l'évolution sociale vivante (où elle est toujours entremêlée avec l'appréciation), devient objet ontologique, se transforme en un être idéal, coupé de l'évolution historique.

4. C'est ainsi qu'Anton Marty définit l'appréciatif, après avoir effectué une analyse fine et détaillée du sémantisme des mots. Voir A. Marty, *Untersuchungen zur Grundlegung der allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie*, Halle, 1908.

C'est justement pour comprendre l'évolution historique du thème et des significations qui le composent qu'il est indispensable de tenir compte de l'appréciation sociale. L'évolution sémantique dans la langue est toujours liée à l'évolution de l'horizon appréciatif d'un groupe social donné ; quant à l'évolution de l'horizon appréciatif, au sens de la totalité de tout ce qui a un sens, qui est important aux yeux d'un groupe donné, elle est entièrement déterminée par l'élargissement de l'infrastructure économique. L'éleveur de bétail des premiers temps de l'humanité n'avait guère de préoccupations, il n'existait pas grand-chose qui le touchât réellement. Tout ce qui se passe jusqu'aux extrémités les plus reculées de la terre, jusqu'aux lointaines étoiles, concerne directement l'homme de la fin de l'ère capitaliste. Cet élargissement de l'horizon appréciatif s'effectue de manière dialectique. Les nouveaux aspects de l'existence, qui ont été intégrés dans le cercle de l'intérêt social, qui sont devenus objets de la parole et de l'emphase de l'homme, ne laissent pas en paix les éléments qui se sont intégrés à l'existence avant eux ; au contraire, ils entrent en lutte avec ces éléments, les soumettent à une réévaluation, les font changer de place à l'intérieur de l'entité de l'horizon appréciatif. Cette évolution dialectique se reflète dans l'évolution sémantique. Une nouvelle signification se découvre dans l'ancienne et à l'aide de l'ancienne, mais en vue d'entrer en contradiction avec cette dernière et de la reconstruire.

D'où une lutte incessante des accents dans chaque aire sémantique de l'existence. Il n'y a rien dans la composition du sens qui puisse se placer au-dessus de l'évolution, qui soit indépendant de l'élargissement dialectique de l'horizon social. La société en devenant s'élargit pour intégrer l'être en devenant. Rien ne peut rester stable dans ce processus. C'est pourquoi la signification, élément abstrait égal à lui-même, est engloutie par le thème, et déchirée par ses contradictions vivantes, pour revenir enfin sous la forme d'une nouvelle signification avec une stabilité et une identité toujours aussi provisoires.